
U d'/of OTTAWA
39003004093547

24/2/51

La
Survivance Française
au Canada



PRINCE DE BEAUVAU-CRAON

La Survivance Française au Canada

— NOTES DE VOYAGE —

Préface de M. MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

PLACE BEAUVAU

1914



PRÉFACE

Voici un livre, le récit d'un voyage au Canada, écrit par le jeune héritier de l'une des maisons les plus illustres de la vieille Lorraine, par le prince de Beauvau-Craon. Ce beau nom, en même temps qu'il ranime le temps de notre indépendance, entraîne mon imagination au petit pays d'Haroué, sur la rive si triste de l'étroit Madon. C'est là-bas, dans cette vaste plaine solitaire de

Sion, où le plus beau château tout intact l'attend, que je voudrais amicalement ramener le jeune prince pour qu'il réveillât son domaine et collaborât, comme il en est digne, comme il le désire, à la renaissance de notre province.

Mais lui, il ne croit jamais s'être assez préparé, il ajourne, à notre grand regret, l'heure d'un solide retour sur cette terre qu'il aime, dont il porte le nom, et hier encore, il s'en allait au Canada étudier, admirer, aimer des mœurs et des vertus de continuité auxquelles nous voudrions qu'il obéît lui-même en venant se dépenser au milieu de ceux qui toujours ont entouré sa famille.

Un beau voyage pourtant, ce voyage du

Canada et que je serais bien fâché, — quoi que je semble dire, — que le prince de Beauvau eût sacrifié à mon lotharingisme un peu tyrannique. Il nous en donne un récit aéré, élégant, rapide, jamais ennuyeux ni pédant, écrit sous l'influence des choses et des êtres au milieu desquels il se promenait. Aussi bien nous interrogeons toujours, avec une vive sympathie, ceux qui reviennent de visiter nos cousins de là-bas.

« Que font-ils ? Pensent-ils à nous ? Sont-ils heureux ? » Et pour mieux les connaître, pour les suivre avec un sentiment amical plus intime, j'ajoute : « A quoi rêvent-ils ? »

« A la France », ne manquent pas de

nous dire quelques-uns qui exagèrent. Le certain, c'est que, là-bas, on continue de sentir à la française et de parler français. Et voilà qui tient du miracle.

Ainsi, le prince de Beauvau, à son tour, vient nous l'assurer, les mères continuent d'endormir les enfants avec les chansons de la vieille France ; les curés, indéfiniment prêchent leurs ouailles, comme ils l'eussent fait dans un village de notre Ouest ou de la Basse-Normandie...

Et pourtant, ce qu'on a constaté en Alsace et en Lorraine, après l'annexion, s'était produit là-bas d'une façon plus générale. Ce qu'il y avait de cultivé, de distingué, d'un peu riche, le plus grand nombre des dirigeants et des autorités

sociales avaient quitté cette terre qui n'était plus la patrie... Ceux qui restèrent après l'abandon, ce furent des paysans, des chasseurs, quelques soldats. Ces petites gens ont tout sauvé.

C'est qu'ils étaient d'excellente race. Le savant abbé Casgrain a établi la généalogie des familles canadiennes. La plupart prennent leur souche dans notre réaliste Normandie et dans le raisonnable Poitou. Peu de Celtes au Canada. A Dieu ne plaise que l'on médise des Celtes ! Mais cette héroïque et profonde Bretagne, peu disposée à l'entente, à la subordination, et pour tout dire, peu sociale, demeure le pays de l'individualisme rêveur et des clans. L'homme de Normandie apportait

au Nouveau-Monde une robuste volonté de vivre, sa ténacité, sa discipline, son esprit des affaires, supérieur, m'assure-t-on, à celui des Anglais et des Yankees.

Ajoutez à cela que la Compagnie de Jésus, qui s'était chargée du soin de peupler la colonie, ne recruta, pour l'émigration, que des éléments de choix, d'une parfaite santé physique et morale. Après un siècle et demi écoulé, cette intelligence pratique qui organisa l'émigration fait éclater son bienfait. De ces soixante mille Français vigoureux qui peuplaient le Canada, en 1763, est sortie une population de près de trois millions d'hommes, aujourd'hui bien vivants. Et, sans négliger la valeur propre des ouvriers, je crois qu'il

n'est pas exagéré d'affirmer qu'ici l'intelligence ecclésiastique a gagné la victoire.

Au Canada, pendant longtemps, les Anglais affectèrent de mépriser ce débris de population française, qu'ils n'avaient pu achever sur place. Ils témoignaient à l'égard de nos Franco-Canadiens les sentiments que nous leur avons connus envers les paysans de l'Orange et du Transvaal. En 1857, lord Durham pouvait dire encore : « Les Franco-Canadiens ne sont pas un peuple, car ils n'ont pas de littérature. » Ce mépris n'est plus de saison. Notre Canada possède une littérature complète pourvue de tous ses organes.

J'ai lu, il y a quelques années, une

anthologie des poètes canadiens dressée par M. Frédéric Jamez. On y trouve les accents de chez nous. Les aînés s'y souviennent de Chateaubriand, de Lamartine, de Béranger et de Hugo, les plus jeunes ont lu Lecomte de l'Isle, voire Verlaine et Mallarmé.

On peut presque dire le jour où cette poésie naquit. C'est en 1855, quand apparut à Québec la corvette la Capricieuse... *Depuis qu'avait disparu à l'horizon la dernière galère de Louis le Bien-Aimé, on n'avait pas vu un seul navire de guerre français dans les eaux du Saint-Laurent. L'arrivée de celui-ci souleva une prodigieuse émotion, qu'un libraire de Québec, Octave Crémazie, fixa dans la chanson fameuse du vieux soldat canadien.* La Ca-

pricieuse *parut avoir apporté la poésie avec elle.*

A dire vrai, l'on ne saurait affirmer que le Canada introduise dans notre littérature une note lyrique particulière. Mais il mêle d'une manière constante à sa vie la poésie du souvenir.

Les abbés Casgrain et Tanguay ont ecrit l'histoire des origines de la colonie ; Philippe Aubert de Gaspé a rassemblé les traditions qu'il avait recueillies dans son enfance et sa jeunesse de la bouche des vieilles gens qui avaient encore connu le temps où la France était maîtresse là-bas ; Gérin-Lajoie, petit-fils d'un sergent qui avait combattu avec Montcalm, nous a raconté les luttes de ses compatriotes pour

obtenir la liberté politique ; ce même Gérin-Lajoie a fondé le roman canadien avec l'histoire d'un certain Jean Rivard qui s'enfonce dans la forêt, y crée une propriété, une famille, un petit centre urbain — beau sujet qui me rappelle par sa grandeur simple ceux qu'a traités notre Balzac, dans ces chefs-d'œuvre que je préfère à tous : le Curé de Village, *et le* Médecin de Campagne. *Et l'on dit encore qu'au Parlement d'Ottawa, les députés de notre langue l'emportent en éloquence sur leurs adversaires britanniques.*



Après cela, qu'ils soient orgueilleux, les Franco-Canadiens, je les comprends et les

en loue. Je n'avouerai jamais qu'il y ait d'excès d'orgueil à se réclamer d'une parenté française...

Et nous-mêmes, n'avons-nous pas le droit d'être fiers que nos colons, là-bas et ailleurs, si loin de la mère-patrie, abandonnés à leurs seules ressources, aient victorieusement défendu leur civilisation, leur vie spirituelle, la leur et la nôtre ?

Si les Français du Canada avaient eu la faiblesse, un seul instant, de se croire inférieurs à leurs nouveaux maîtres, leur petit troupeau était perdu. Ces paysans de Normandie et d'Anjou surent conserver ce haut sentiment de la dignité de leur race et de leur civilisation qui nous plaît tant chez nos frères d'Alsace-Lorraine. Là-

bas, comme ici, on ne s'est pas incliné. L'homme de l'Ouest, pas plus que celui des Marches, n'a consenti à s'assimiler aux vainqueurs, et il me semble bien que, les uns et les autres, ce qu'ils détestent le plus chez le conquérant, c'est le Barbare.

Le prince de Beauvau m'a dit qu'au Canada on vante, comme dans une maison de Metz, les aimables qualités françaises, l'affable dignité de la ménagère, son esprit, son goût naturel, la bonne tenue de sa maison. Ces vertus familiales, par delà les lieues, font d'une petite Messine la sœur d'une femme de Montréal.

A chaque page, ce que nous raconte de là-bas ce petit livre est chargé de vie française. Certains détails vous enchanteront.

Les Sulpiciens de Paris sont seigneurs de l'Ile de Montréal. Sur les rives du Saint-Laurent, subsiste encore tel domaine qui conserve tous les attributs attachés à une terre seigneuriale française avant la Révolution. Mais le fait le plus beau, c'est que la province de Québec, et par province entendez un territoire grand comme deux fois la France, est soumise à la Coutume de Paris d'avant 1789. Sir Wilfrid Laurier, rappelant ce fait, disait, il y a quelques années, à Paris, fort obligeamment, que les Canadiens français vivaient sous la loi la plus libérale du monde.

Ne cessez pas de nous aimer, Français d'Outre-Mer. Ici, nous avons tous confiance dans l'avenir de votre génie. Vos neiges,

la rudesse même de votre climat vous sont favorables. Nous avons peur que notre pensée ne s'endorme dans d'autres contrées trop chaudes où nous avons établi notre pouvoir. Nous aimons à nous dire que nous avons des réserves dans un pays sec et froid où l'intelligence s'aère davantage.

Ces réserves se grossissent de beaucoup de familles qui, ne s'accommodant pas des conditions de la vie française, vont, paraît-il, chercher là-bas plus d'espace et de liberté.

Le prince de Beauvau que j'interrogeais n'a pas pu me confirmer le fait, mais d'autres voyageurs m'assurent qu'ils ont rencontré dans l'Ouest canadien de grands féodaux français...

Si nos beaux cousins du Canada mêlent, aux sentiments affectueux qu'ils nous gardent, une nuance de dédain pour nos agitations politiques, nous n'allons pas nous en offenser ! Ces parents d'Outre-Mer croient volontiers, dit-on, que leur rôle historique sera de reprendre, un jour, là-bas, au Nouveau-Monde, l'héritage de notre culture. Nous ne pourrions souffrir de cette ambition que s'ils étaient indignes de la remplir. Au milieu de ses aventures, la France est heureuse de savoir qu'elle ne joue pas sur une seule carte sa destinée.

Maurice BARRÈS.

AVANT-PROPOS

« Les races historiques, c'est-à-dire formées par les hasards de l'histoire, finissent par acquérir des caractères psychologiques aussi stables que leurs caractères anatomiques » (1).

L'examen de cette définition du nationalisme m'a conduit à résumer en une brève étude analytique les notes

(1) Dr Gustave Le Bon.

prises au Canada sur mon carnet de route. Quand j'ai tenu état de mes sentiments, c'était pour pouvoir quelque jour me les représenter à mon aise. Une idée a fait un livre de cette série d'émotions.

Si l'on admet que l'ossature d'un Français diffère de celle d'un Allemand, ou d'un Anglais, pour d'innombrables raisons, dont les principales seraient l'action lente du climat, de la nourriture, et les accidents répétés de l'existence ancestrale, de même faut-il admettre que la constitution psychologique d'un individu s'élabore suivant des lois analogues, et que les particularités de l'âme apparaissent chez les

races qui ont une vie nationale intense, aussi irréductibles que les différences physiques.

Réduire notre caractère aux proportions d'un caractère étranger, suppose une opération aussi impraticable que de changer la forme d'un crâne, la longueur des jambes d'un individu ou la capacité de sa cage thoracique.

Le génie de l'Angleterre fut d'agir dans le sens de cette vérité, avant qu'un esprit philosophique en ait donné la formule.

Moins de quinze ans après la conquête, les vaincus de 1763 se voyaient confirmés dans l'exercice de leurs droits nationaux. Par le Quebec-Act,

l'Angleterre reconnaissait à nos compatriotes jusqu'au privilège de conserver leur propre juridiction : elle maintenait pour eux le code de lois particulier que l'on nomme la *Coutume de Paris*. Depuis lors, son gouvernement n'a pas cessé de se montrer le protecteur actif des mœurs, de la langue, de la religion et des traditions françaises au Canada.

C'est avec cette douceur qu'agissent les nations vraiment fortes. L'empire romain dominait la Grèce, la Judée et l'Égypte en assimilant les mœurs du vainqueur à celles du vaincu.

De tels faits s'élèvent contre le régime des lois d'exception en honneur

à Berlin, contre l'impôt des consciences prélevées en Alsace-Lorraine, non pas sur une population coloniale, mais sur des hommes attachés à la même terre depuis de longues générations.

Un Allemand répondrait sans doute: Les Alsaciens-Lorrains étant plus difficiles à réduire qu'une poignée de colons abandonnés à eux-mêmes, il y faudra moins de libéralisme.

Les deux problèmes furent identiques, en dépit des associations d'idées qu'entraîne le mot de colonie. Un gouverneur anglais, lord Elgin, parle du Canada en 1847 « comme étant un organisme complet en soi-même, un modèle réduit de l'Ancienne-

France offrant l'exemple d'une hiérarchie ecclésiastique et sociale dûment reconnue. »

Il ne s'agissait donc aucunement, en 1763, après le traité de Paris, de substituer un drapeau à un autre drapeau au-dessus de huttes indiennes. Il s'agissait de faire gouverner une population française par des Anglais, tout comme il s'agit de faire gouverner aujourd'hui des Français par des Prussiens.

J'ai dû venir en Amérique pour apprendre qu'il existe des différences de niveau profondes entre les nations de l'Europe, que des civilisations égales se respectent l'une l'autre, qu'un

Français peut vivre sous des lois anglaises, mais non sous des lois allemandes.

J'ai dû connaître le Canada pour mieux plaindre l'Alsace-Lorraine.

*
* *

J'en arrive à la conclusion rassurante qu'on ne fera jamais d'un Français autre chose qu'un Français, de celui qui l'a été peu de temps comme de l'autre. Il suffit que l'Alsace ait été française pendant cent ans pour qu'elle ne devienne plus jamais allemande.

L'empreinte d'une âme puissante prévaudra toujours sur celle, encore

indécise, d'une nation longtemps fragmentaire et mal définie.

Le peuple anglais ne cherche pas à effacer notre caractère atavique, parce que rien ne saurait entamer le sien, et qu'il a fondé sa puissance sur le respect des droits individuels.

Au grand exemple de fidélité envers soi-même que nous donne le Canada, il faut en ajouter un autre, plus humble et non moins touchant. L'Ile de Jersey n'appartient plus à la France depuis une époque où l'on aurait pu croire le fruit de notre conscience nationale encore si informe et si tendre qu'il n'en serait resté dans les âmes qu'une fleur fanée. Pourtant, ces ro-

chers ne reconnaissent que leurs propres lois : sur cette terre d'Océan, où l'Angleterre règne depuis Henri Beauclerc, on parle français, et les fonctionnaires s'y nomment encore, comme au XIIe siècle, le bailli et le sénéchal.

*
* *

Rendons-nous compte aussi de la faute qu'on commet en persécutant l'Église catholique, sous prétexte qu'étant romaine, elle est un instrument de dénationalisation. Cette église, qui a conservé à trois millions de Canadiens le caractère français, est une

puissante machine à mouler l'âme sur le type national. Je comparerai sa force spirituelle à la force motrice déployée par le courant rapide d'un grand fleuve. Qu'importe aux riverains qui verront cette formidable puissance s'employer pour eux que la source en soit hors des frontières de leur pays !

* * *

Si la beauté de notre XVIIe siècle m'est souvent apparue pendant mon voyage, ce n'est pas que je veuille faire revenir Louis XIV, qui est à Saint-Denis. Je ne peux pas rêver

qu'un peuple, qu'une société soient immuables ; je ne peux pas vouloir ramener un état de choses qui n'est plus et qui s'est de lui-même anéanti. J'affirme que tout bon Français devrait apprendre par cœur ce *credo* de la religion nationale, qui est de Napoléon : « ... Vous devez comprendre... que depuis Clovis jusqu'au Comité de Salut Public, je me tiens solidaire *de tout* » (1).

Mais que chacun choisisse parmi les admirations que la France lui propose, celle qui développe le plus

(1) Lettre à son frère Louis, roi de Hollande, Trianon. 21 décembre 1809.

d'amour en son cœur. Je ne puis lire sans émotion les paroles écrites par Voltaire, au lendemain des premières défaites infligées à nos armées par le roi de Prusse :

« Où est le temps, disait-il, où l'on donnait *Iphigénie* au retour de la campagne de 1672 ! »

Voltaire, lui aussi, regrettait Louis XIV, ou du moins, il préférait, comme je fais, la victoire à la défaite, et les tragédies de Racine aux siennes, voire à celles qu'on a faites depuis !

AU SEUIL

DE LA NOUVELLE FRANCE

9 juin 1912.

Je pars pour le Havre, où je vais m'embarquer sur le paquebot *France*, à destination de New-York.

A peine suis-je installé sur le bateau, que toute l'agitation, toute l'émotion du départ tombent brusquement devant cette annonce déroutante : la grève à bord.

On s'agite, on s'émeut, mais cette fois, c'est à l'idée de ne plus partir.

Énervement de l'attente, désorganisa-

tion du personnel. Les efforts du capitaine vont-ils aboutir ? L'attitude des grévistes est ferme, l'attitude des autorités, flottante.

Nous resterons dans le port au moins jusqu'à demain. Agréable traversée sur un bateau qui ne bouge pas !

Des discussions s'engagent entre les passagers américains et les représentants de l'administration française. Les Français perdent leur sang-froid en disant des choses raisonnables. Les Américains proposent des solutions folles avec le plus grand calme.

— Donnez des primes aux chauffeurs, disent-ils. — Faites-en venir d'autres. — Trouvez n'importe quel moyen de partir !

Les Américains ne s'inquiètent pas de savoir qui a tort ou qui a raison : les Français ne cherchent à savoir que cela. Les uns veulent s'embarquer ; les autres veulent être justes.

12 juin.

Nouveau départ pour gagner Cherbourg, cette fois. Nouveau voyage à travers la France, dans la douceur de ses eaux, de ses champs et de son ciel.

La voie traverse des propriétés délaissées où les arbres grandis forment encore des allées régulières sur l'herbe haute. A l'ombre des charmilles maltraitées, le

geste calme des statues semble imposer la paix à toute la nature. Que leurs courbes sont belles sous ces arceaux légers !

Ma pensée, mon cœur et mes yeux s'attardent à contempler cette France d'autrefois, la France classique. Elle a fait régner sur la terre un ordre qui lui survit. Sa seule image me charme et me retient dans la patrie que je vais quitter. Rien ne peut me toucher que par analogie avec cet idéal que j'emporte, et si le Canada est le lieu du Nouveau-Monde où m'entraîne ma curiosité fidèle, c'est parce que, dans la Nouvelle-France, j'espère reconnaître l'ancienne.

Certaines choses sont si douces qu'on ne demande qu'à les retrouver, non pas plus belles, mais pareilles.

L'Amérique,

19 juin au soir.

Nous entrons dans un cortège de lumières éloignées ; des taches lumineuses d'abord, des taches d'ombre massive ensuite. Puis, dans les profondeurs de la nuit, les lumières s'immobilisent.

Rien n'est plus impressionnant que la gravité d'un bateau qui s'arrête ; le bruit de la mer qui l'accompagnait s'éloigne ; c'est le calme.

Une cloche au loin résonne. Son écho

s'élargit sur la nappe liquide. Sonorité de l'ombre ! On entend imperceptiblement les bruits de la terre.

22 juin.

New-York, capitale sur le bord d'un monde.

Je regarde, émerveillé, et je note ce que je vois.

L'évolution de ce peuple est du plus haut intérêt : on dirait que sa jeunesse l'empêche de se fatiguer, et ses moyens d'existence sont si bien adaptés, qu'il semble vouloir et pouvoir en un même temps.

N'est-ce pas l'inadaptation des moyens qui crée la fatigue ?

Par Madison-Avenue et les rues adjacentes, j'ai pris contact avec la foule américaine.

Menaçante randonnée de la vie !

Ce qui est bizarre devient naturel, ce qu'on n'imagine pas arrive. Tout a l'air d'une plaisanterie faite sérieusement par des gens dont on craint la véhémence, dont l'effusion vous étonne, dont les manières vous font sourire.

Comme l'Amérique aime à nous surprendre ! Mais le plaisir d'étonner vaudra-t-il jamais celui de plaire ?

23 juin.

Par l'Hudson-River, j'ai quitté New-York, dans la brume et l'indécision du matin.

En entrant dans ma cabine, sur ce grand bateau blanc qui m'emporte, mes yeux sont attirés par une gravure française que surmonte un miroir. Et je lis :

MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR,

Une beauté non loin du noir cyprès
Et le flambeau, qu'hélas ! on voit s'éteindre,
D'aimables fleurs se flétrissant auprès
Disent assez qui l'on a voulu peindre.

BLIGNY,

peintre-doreur et lancier du roi.
Cour du manège aux Tuileries et rue Saint-Antoine,
par la Vieille rue du Temple.

L'Amérique garde à notre XVIIIe siècle la reconnaissance d'une civilisation qui l'a pénétrée.

Même pour ceux qui l'ignorent, la langue française y est aimée comme une musique, comme l'instrument des pensées claires qu'ils ont, et qu'ils prendraient plaisir à lui faire exprimer.

En échange, Voltaire et ses contemporains eurent de l'engouement pour le pittoresque iroquois qui leur venait tout droit du Canada, de ce Canada qu'ils ont si allègrement perdu. Souvenons-nous de ce charmant conte intitulé « *L'Ingénu* » : le héros est un jeune Huron, et la Huronie, c'est le pays que je vais voir.

L'exotisme de mode au XVIIIe siècle,

c'est, pour une grande part, l'Amérique qui l'a fourni. La tête des jeunes gentils-hommes de la Révolution était pleine de rêveries à ce sujet, et Chateaubriand, — César qui portait dans sa barque la fortune du romantisme, — devait en ramener *Atala*.

Le chemin d'eau qu'il prit pour gagner Albany, je le prends à mon tour. C'est ici qu'il connut les premières ivresses de la solitude.

Rien ne parle à l'imagination comme la beauté de ces rives. Leurs pentes magnifiques virent passer les bataillons qui allaient écraser sous leur nombre les soldats de Montcalm, et les États-Unis jalonnèrent de leurs victoires cette route silencieuse.

L'émoi de tels souvenirs s'adoucit dans le matin calme.

Le bateau se rapproche tantôt d'une rive, tantôt de l'autre.

Voici Yonkers (la ville des gentilshommes) fondée en 1620, par les Hollandais. Mon guide indique quarante-sept mille habitants. Mais comme l'annonce triomphale d'un record battu, le dock où l'on s'arrête porte écrit en énormes lettres : Yonkers, population : quatre-vingt mille habitants.

Une noblesse, enfin, qui n'est pas près de disparaître !

Je m'amuse à l'idée que le mot *Yankee* n'est peut-être qu'une déformation de ce mot *Yonkers*, qui veut dire « seigneur », dans les Pays-Bas.

Nous repartons. Les côtes s'élargissent, comme pour ralentir le cours du fleuve. Sur les nappes d'eau tranquilles que remue le bateau, les larges feuilles des nénuphars se soulèvent.

Puis les rives se resserrent, les solitudes majestueuses font place aux faubourgs animés d'une ville : c'est Albany.

Nous quittons la rivière pour entrer dans les bois. Le train monte lentement à travers la forêt des érables, et c'est entre leurs branches légères que je vois mourir le jour.

Il me semble, dans le lointain, coupant le champ qui dévale entre deux bois, reconnaître une route française, à la haute ligne d'arbres qui l'encadre.

Nous nous arrêtons à Caldwell, au bord du Lac George.

Je suis au seuil de la Terre promise et perdue.

Lac George, 24 juin.

En 1642, le père Jogue, un missionnaire français, découvrit ce lac, qu'il plaça sous l'invocation du Saint-Sacrement.

Jusqu'au jour où la fortune des armes rendit les Anglais maîtres de son nom et de ses destinées, celui-ci devait demeurer la frontière naturelle de la Nouvelle-France.

De faibles collines le séparaient alors des possessions anglaises de la vallée de l'Hudson. Les colons britanniques s'aperçurent vite de l'intérêt qu'il y aurait pour eux à s'assurer la libre navigation de ce lac, dont les eaux, mêlées à celles du Lac Champlain, leur ouvraient au nord la route de Montréal.

Objet de leurs premières convoitises, il devint l'enjeu des premiers combats.

Au bord de ses ondes fraîches, à l'ombre de ses arbres verts, la lutte se poursuivit sans trêve entre les partis anglais et français, lutte véhémente, où les adversaires se montrèrent aussi acharnés, aussi avides de gloire l'un que l'autre.

Deux races, deux religions, deux civilisations se heurtèrent ici.

De 1753 à 1755, ce sont des échaufourées perpétuelles, jusqu'à ce que Dieskau, le général en chef des troupes françaises, se fasse battre et prendre près du Fort Edouard, qu'il voulait brûler.

La paix est alors officiellement rompue entre l'Angleterre et la France.

Au printemps de 1756, Montcalm arrive au Canada.

Montcalm, c'est toute la valeur française dans son gai courage. Comme la Salle, comme du Lhut, comme le chevalier de Lévis, la Mothe Cadillac et le comte de Frontenac, il appartenait aux provinces méditerranéennes, à ces pays d'Aix, d'Arles et de Nîmes que Michelet appelle

d'un si vaste nom : la France romaine.

Le sang méridional, vif et contagieux, qui communique sa flamme, lui donnait un grand pouvoir sur les masses.

Il eut tôt fait de relever la confiance des troupes, que l'échec de Dieskau avait abattue.

Contre des ennemis supérieurs en nombre, une guerre d'offensive plaisait à l'audace de son génie.

A peine débarqué, il courait prendre et détruire Chouagen, la place forte anglaise qui menaçait au nord le bassin supérieur du Saint-Laurent. Ce brillant fait d'armes étourdit les Anglais : la campagne de l'année 1756 était terminée.

Mais de part et d'autre, on préparait fiévreusement de nouvelles attaques. Les

Français fortifiaient Carillon, les Anglais bâtissaient le Fort William-Henry, pour en faire leurs bases d'opérations sur le Lac Saint-Sacrement. Montcalm vint les prévenir.

Le 3 août 1757, à la tête de ses troupes, il assiégeait la place. Bientôt, il s'en rendait maître.

Dans le rayonnement de sa nouvelle victoire, il rêvait de s'ouvrir à travers les colonies anglaises un chemin triomphal qui le mènerait jusqu'en Louisiane.

Ce ne furent pas les bataillons anglais décimés qui l'arrêtèrent, mais le manque de vivres, résultat des agissements frauduleux de l'administration financière.

*
* *

Je suis allé visiter les ruines du Fort William-Henry.

Un sentier couvert de l'aiguille morte des mélèzes me mène au travers de la forêt. Des murs écroulés sous la verdure renaissante : c'est tout ce qui reste du passé.

« Le chemin de la gloire ne conduit qu'au tombeau », disait le général Wolfe, marchant au combat, à la mort et à la victoire.

L'insouciante Amérique laisse pousser l'herbe sur des trophées étrangers. Mais quand je pense aux énergies, aux existences sacrifiées ici même, cette tombe

silencieuse devient plus éloquente qu'un monument.

Je suis seul sous les arbres immenses qui la cachent, devant les fleurs sauvages qui la couvrent.

Sur ce tertre de gazon, je cueille une marguerite. La marguerite que Montcalm foulait aux pieds le jour qu'il prenait Fort-Henry à la baïonnette fut, et restera pareille, jusqu'au fond des âges, à celle-ci que je regarde, et qui me fait sentir l'héroïsme de la résistance et l'amour de la durée.

Il est bon que nos souvenirs s'attachent à des fleurs. Rien de plus constant, de plus immuable qu'elles, pour peu qu'on y réfléchisse. Des poètes en ont fait le symbole de la fragilité humaine ; et

c'est le seul trésor inaltérable dans la succession du temps. L'architecture d'une langue se modifie en partie : le français qu'on parlait au XVIe siècle n'est plus tout à fait notre français. De même, pour l'architecture des villes et des églises ; pour l'architecture des visages aussi, car ils semblent subir les modifications d'un idéal qui change de caractère avec les époques.

Rien n'est tout à fait stable, tout à fait semblable, tout à fait certain : seule, la rigoureuse architecture d'un lis ou d'une marguerite n'a pas changé.

27 juin.

Les maisons de Caldwell s'espacent au bord du lac.

En harmonie avec la forêt qui les ombrage, elles sont faites du bois de ses arbres, sans fermeture et sans enclos, — foyers qui semblent établis de la veille et peut-être sans lendemain.

Loin de ces demeures d'un jour, je suis allé m'asseoir avec mon livre dans un endroit abandonné des hommes.

Même sous les hauts érables et les tulipiers, la chaleur est accablante ; elle semble suspendue aux arbres avec les

lianes. Les feuilles s'agitent et ne donnent point d'air. On respire difficilement. Seules, des colombes chantent sans fatigue le peu qu'elles savent...

En revenant par les sentiers de la forêt, je fais la rencontre d'animaux apocalyptiques qui me regardent avec le même étonnement que j'éprouve à les regarder. Qu'on se figure des écureuils à tête de cheval, à corps de rhinocéros, et qui poussent des cris d'oiseaux... gros comme des rats d'ailleurs, rassurons-nous !

Je suis rentré dans le silence d'une soirée pesante, enivrée de soleil et de fermentations terrestres.

4 juillet.

Aujourd'hui, fête de l'Indépendance américaine, annoncée dès hier soir et pendant toute la nuit, par des bombes qui ne laissaient pas la liberté de dormir.

Mais ce matin, le soleil brille. Il fait beau, il fait pur, il fait clair. C'est la description du ciel, et c'est un peu l'image de mon cœur.

Je prends un bateau qui traverse le lac George, pour aller au lac Champlain. Nous côtoyons des îles nombreuses, charmantes retraites, lieux d'élection perdus dans le feuillage et sur les eaux.

Brusquement le paysage se transforme quand nous arrivons au lac Champlain. Les montagnes qui l'encadraient de leurs courbes continues et douces s'éloignent, laissant des espaces déserts où la pensée flotte et cherche à s'appuyer de nouveau.

Le temps a changé. Un orage se lève. Il vient d'éclater avec violence au-dessus du Fort Ticonderoga, qui défend l'entrée du lac.

* * *

Le Fort Ticonderoga, l'ancien Carillon ! A son nom nouveau, comme je préfère la musique du nôtre ! Il a gardé la fierté

française d'une place assiégée qui ne s'est pas rendue.

Les arbres, à l'entour n'ont point poussé. Si quelques-uns sont encore debout, il semble que la poudre et les balles aient desséché leur faîte.

Le bruit du tonnerre et l'éclair de la foudre évoquent aujourd'hui la mêlée.

Jadis, pour aider Montcalm à repousser l'envahisseur, les colons de la veille devenaient soldats. Ils laissaient leurs charrues dans les champs défrichés et couraient aux armes.

Obstinés dans leur foi et leur fidélité à leur souverain, ils défendaient ici leur pays de là-bas.

Quel sentiment nous anime et nous

tente dans ce patriotisme ressuscité à des milliers de lieues ?

Tout s'est brouillé, haché par la pluie qui tombait...

Le soleil a reparu, au loin, sur des paysages pâlis. Des bois plus clairs, des champs cultivés, des prairies en fleurs, échancrant les taillis ou continuant les plaines, pour mourir dans les eaux : à tout cela, aux lointains estompés, je trouve un air de France.

Peu d'habitations. Celles que j'aperçois, éloignées les unes des autres, s'isolent dans leurs clôtures; en voici, plus loin, qui se groupent autour d'un clocher.

Solidarité et défiance : deux sentiments français !

Je songeais aux villages de chez nous, dont l'église rassemble les maisons. Derrière moi, j'entends nommer celui-ci : Port-Henry. Je me retourne. Une curiosité mêlée de plaisir m'a saisi quand j'ai reconnu, dans un groupe d'hommes, des figures françaises, aux traits accusés, hautes en couleurs, à l'air solide et jovial.

Ils riaient entre eux et mêlaient de temps en temps un mot normand à l'anglais rude qu'ils parlaient.

Mes yeux avaient rencontré les leurs, malins et vifs. Sans nous le dire, j'ai senti que nous nous étions compris.

Une grosse dame, sur le pont, chantait à tue-tête une romance anglaise.

— C'est un cantique ? a dit l'un d'eux.

Tout ce qu'il y avait de goguenard dans

son expression comme dans sa voix me fit sourire. Du même sujet, nous nous égayions. Jamais plus je ne les reverrai, mais eux, comme moi, emporteront le souvenir de ce signe d'intelligence que nous échangeâmes entre compatriotes.

Ce 5 juillet, au matin, j'ai pris le train pour Montréal.

Dans la campagne ensoleillée, les colzas jaunissent. Je vois des piquets de houblon ramassés en tas, qui me rappellent la Lorraine : des maisons isolées, la mare près de la maison, des vergers qui l'encadrent, le troupeau dans les prés, des haies vives, des fossés pleins d'eau, ce qu'on appelle un rû : c'est toute la province française !

On se laisse envahir par la facilité de la comparaison.

Comme un bouquet jeté de temps en temps au coin des bois, par la fenêtre

du wagon, une odeur de reine-des-prés rafraîchit l'air.

Et, sur cette campagne, je me penche, pour lui demander son secret, savoir si elle me comprend comme je la reconnais.

J'interroge les grandes lignes d'arbres.

Une même culture impose à la terre canadienne un aspect qui lui vient de nos coutumes traditionnelles. Ici, comme chez nous, elles se perpétuent et vivent plus longtemps que les constitutions et les traités.

La frontière : un poteau blanc, près duquel le train s'arrête. Je lis : « Railway-crossing », et en dessous : « Traversée du Chemin de fer ».

Enfin !

QUÉBEC

LA VILLE

12 juillet.

Après une semaine d'interruption, je reprends ma vie coutumière et avec elle, ce journal, conscience de ce que je vois.

Il y a huit jours, en arrivant à Montréal, je suis tombé malade : dans la prostration de la chaleur et de la fièvre, je n'ai plus rien saisi. Je me souviens pourtant de la douceur des cloches dans l'air frais du matin. Après une nuit d'insomnie, ce fut une brise argentine : le concert

de toutes les voix de la patrie carillonnant confusément, douces, gaies, modestes, joyeuses.

Dans la journée, je ne pus sortir, la température étant accablante. Le soir, je résolus de gagner, par eau, Québec, où j'espérais trouver un climat moins torride.

Avant de quitter Montréal, j'ai dit quelques mots de français, avec plus de joie de le parler que de l'entendre, à deux bonnes gens que leur patois terrien m'eût fait prendre pour des campagnards, s'ils n'avaient été, l'un emballeur, et l'autre barbier.

L'emballeur m'a dit qu'il possédait une automobile; le coiffeur m'a parlé quelque peu politique. Il s'indigne des tendances

impérialistes du nouveau cabinet, et déplore que M. Borden « aille donner des bateaux là-bas ». Son affection et ses éloges vont à sir Wilfrid Laurier, dont il regrette l'échec et souhaite le retour.

Par leurs propos familiers, ils m'ont donné tous deux l'impression d'être heureux de leur sort et amis de l'autorité. Je les trouvais très Français d'allure, ce que chez nous nous appelons des braves gens, c'est-à-dire des partisans.

Le Saint-Laurent, la nuit, m'est apparu comme dans un rêve. L'eau était immobile et le bateau sans secousses. Nous étions comme un train de bois qui flotte à la dérive : je me sentais m'en aller aussi.

Aujourd'hui, je me suis levé, et, pour la première fois, j'ai contemplé la vue de mes fenêtres.

L'hôtel Frontenac, où j'habite, est juché sur une saillie du rocher qui sépare le Saint-Laurent de la rivière Saint-Charles.

Le regard s'étend très au loin sur le fleuve bleu et les falaises vertes. En face, Lévis, aux toits d'ardoise; et, coupant l'horizon, la ligne onduleuse de l'île d'Orléans.

Dans le port, un mouvement ininterrompu de vaisseaux qui descendent, remontent et traversent la rade. Des barques légères les frôlent, étendant leurs voiles.

Les effets de la lumière changent per-

pétuellement dans le ciel, où se font et se défont les nuages.

13 juillet.

J'ai pu sortir, approcher le paysage de plus près, voir plus vraiment, me convaincre davantage que tout cela existe.

Je crois rêver en mettant des noms sur les rives d'en face : Bienville, Saint-Romuald, La Chaudière, Les Saults de Montmorency, la route de Sorel.

Je ne suis environné que de noms français !

Tout cela m'apparaît, paisiblement au

soleil, comme si le drame vécu il y a cent cinquante ans n'avait pas laissé de traces. La vie s'est continuée, « les années se sont retournées », et le maître a changé, mais l'homme, le pays sont restés les mêmes.

Sur la promenade en planches de la Dufferin-Terrace, je conduis mes pas encore mal assurés. Mon ombre qu'allonge le soleil couchant me montre l'image d'un convalescent dont l'allure est un peu celle d'un blessé. Je m'imagine être un des officiers de Montcalm revenu des derniers combats. Mes généreux vainqueurs me soignent comme leur réputation l'exige !

Je ne suis surveillé que par des petites filles, au sourire narquois, qui plaisan-

tent entre elles sur cet étranger, si peu au courant des habitudes locales, qu'il porte une canne et un manteau. Pour les Américains et les Canadiens, l'élégance consiste, — et ces derniers jours de canicule l'expliquent — à circuler en bras de chemise et les mains ballantes.

Mes pas, avec mes regards, sont attirés par un groupe d'arbres qui dominent la terrasse.

C'est là qu'est élevé le monument à la double mémoire de Wolfe et de Montcalm.

J'aime l'idée de l'obélisque fait de pierres assemblées d'égal volume, tenant ensemble par le prodige des deux noms qui les cimentent. J'aime surtout ces vieux arbres d'alentour qui en disent long sur le temps passé.

Un Anglais, lord Dalhousie, érigea ce monument qui unit dans la paix de la mort de glorieux ennemis.

C'est lui qui en composa le noble épitaphe :

Mortem Virtus Communem
Famam Historia
Monumentum Posteritas
Dedit.

14 juillet.

Aujourd'hui, fête nationale dans nos villes et nos villages de France. Je vais entendre la messe à la basilique de Québec, que Champlain baptisa du ten-

dre nom de Notre-Dame-de-la-Recouvrance, quand il l'eut élevée sur ses fondations.

Quelle sensation plus doucement française que celle d'un office célébré dans une église catholique, blanche, aux ors du XVIIe siècle !

J'ai entendu un sermon, un évangile dits en français, avec l'accent du terroir, qui donne à la langue une saveur prononcée, comparable à ce bouquet des vins célèbres qui diffère de province à province.

Le parler châtié, le français d'académie est à la portée de tout étranger qui s'y entête. Mais pour s'exprimer en normand, encore faut-il l'être, ou du moins gascon, comme le renard du bon La Fontaine !

A l'angle du porche, je me suis donné le plaisir de surveiller la sortie de la messe. Ainsi, je passais en revue les paroissiens de la cathédrale : braves gens, bonnes têtes de campagnards endimanchés, accusant plus fortement qu'ailleurs les traits saillants de la race.

Ne dirait-on pas que c'est parmi les populations soumises à des dominations étrangères, que le type national se conserve avec le plus de pureté, comme si, dans le péril qui menace l'espèce, sa conservation dépendait du degré d'intensité que son caractère a su prendre ?

L'après-midi, un fiacre m'a fait faire la visite de la ville. Les rues sont presque toutes en plan incliné, menant du port à la citadelle : là se trouvaient autrefois le

cœur et la tête de la jeune cité. Conçue par des chefs français, la forteresse a gardé l'aspect des places fortifiées par Vauban : les ouvrages modernes se perdent dans le décor ancien.

Du haut des glacis, on embrasse une vue paisible sur le cours du Saint-Laurent, d'où le regard monte vers Montréal.

De l'autre côté, s'étend la plaine d'Abraham. Les blés verts couvrent aujourd'hui de leur houle pacifique ce champ du carnage.

On voit, de la citadelle qui la domine, Québec se prolonger dans la campagne boisée. Les allées d'arbres, les quinconces et les bosquets se multiplient autour des maisons.

J'ai plaisir à retrouver sous le toit en feuillage de l'été la colonne d'argent des bouleaux de chez nous.

En redescendant vers la ville, je me suis arrêté devant le Parlement. Une inscription surmonte la porte du palais ; on ne peut entrer sans lire la devise de l'écusson, des lettres d'or attirent le regard : « Je me souviens ».

Ne serait-ce que pour comprendre le trésor d'énergie nationale contenue dans ces trois mots, il serait bon que des Français vinssent jusqu'ici. Leur conscience se réjouira de l'œuvre accomplie par les patriotes canadiens : ils se souviendront à leur tour que les patries sont fondées sur la mémoire.

Quel que soit le côté d'où l'on contemple Québec, il faut se représenter son passé militaire : de la colline où s'appuie le Parlement, on distingue la ceinture de ses anciennes fortifications, respectée et entretenue par le gouvernement anglais. Les pierres grises de ses murailles semblent tirées de quelque carrière de France, comme leurs sœurs angevines ou rochelaises.

Des clochetons, des toits pointus, des maisons pressées, rapprochées en confidence les unes des autres, suivent la ligne des remparts.

A l'heure angélique, les cloches de tous ces couvents, de toutes ces églises se mettent à tinter. Dans le ciel pur qui les porte au loin, leur écho va rejoindre celui

des autres couvents, des paroisses plus humbles du bord de l'eau et des collines environnantes.

La nuit tombe, et c'est alors surtout que l'illusion du passé est complète. Les rues se tordent ou se brisent. Au pignon des vieilles demeures qui avancent pour former des places, un peu de lumière s'attarde. L'espace est peuplé de toits charmants, hardis, bossués, ayant chacun leur caractère.

Non seulement on dirait une ville française, mais parmi celles-ci, une des plus synthétiques.

Sur des falaises qui soutiennent une cité naturellement disposée en arête de forteresse, Québec, après avoir brisé plusieurs fois l'élan de l'envahisseur, défend

aujourd'hui des idées, une religion, une civilisation qui lui sont propres.

Je pense à Sion, je pense à Sainte-Odile. Ni l'un ni l'autre de ces promontoires qui ont arrêté des armées n'eurent ce qui couronne le faîte de celui-ci : des canons auprès des clochers, une ville à l'entour bâtie, qui comprend son devoir et choisit sa destinée.

15 juillet.

On ne parle que l'anglais au Château-Frontenac. Cela me chagrine bien un peu. Mais j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre : les défauts ou les qualités d'un

hôtel ne devant dépendre que de son confort et de sa table. L'ignorance du français est si générale autour de moi, que j'ai fini par m'habituer à questionner dans une langue des serviteurs qui me répondent dans une autre. J'ai donc été fort surpris et touché quand, hier au soir, en demandant mes journaux au portier de l'hôtel, cet homme m'a dit : « Vous parlez français, monsieur? Ah! vous parlez bien ! Cela fait plaisir de vous entendre! Ici, dans la maison, c'est tout anglais! »

Le nationalisme gallican des Canadiens ne se découvre pas tout de suite. Un Français souhaiterait de s'en convaincre à première vue. C'est dans les hommes qu'il le cherche; mais il est encore trop

tôt : c'est aux choses qui portent leur empreinte que nous devons d'abord nous attacher pour leur demander le secret d'une si longue fidélité.

Je suis sorti plein de ces idées. Le temps était radieux. A l'extrémité de la terrasse que surplombe la citadelle, la statue de Champlain se dresse au-dessus des campagnes. Son allure est celle d'un homme en marche ; on dirait qu'il arrive du pays qu'on découvre derrière lui et dont il fut vice-roi, vingt-sept années durant.

Coïncidence ou délicatesse d'intention dont je sais les Canadiens capables, tout ce monument repose sur trois marches de granit rouge : la pierre des Vosges, que l'on a fait venir de là-bas.

Combien leur idée fut belle de placer l'image du fondateur de Québec sur la pierre lorraine, comme s'ils devaient trouver en elle un fondement plus solide à leur religion du souvenir !

Pays de l'Ouest extrême, et pays de l'Est, qui avez reçu la même blessure, vous proposez à nos âmes le même exemple de résistance.

16 juillet.

Le charme profond de Québec ne se ressent qu'à la longue, quand on la visite fréquemment, quand on y revient, comme aux caractères effacés d'un vieux livre

dont on tourne et retourne les feuilles. Les fleurs cachées dans les pages donnent alors un parfum qu'elles ont depuis longtemps gardé.

Parcourez la ville haute, montez, comme je l'ai fait, de la porte Saint-Jean au monastère des Ursulines.

Sur les tertres verts des remparts, s'appuient les toits des vieux couvents. Suivez la rue d'Aiguillon qui vous mène à la Porte Saint-Louis. Sur les enseignes des maisons, vous verrez briller les noms bien français du notaire Papillon, de l'épicier Tardivel, du médecin Laflamme.

A la porte d'un petit traitant, j'ai lu, écrit sur l'ardoise, avec de la craie : « Pain frais, saucisse fraîche, jambon

cuit, belles fraises ». Ah ! que vivante est l'impression, et combien l'on voudrait entrer, se mettre à table avec ces gens-là et leur dire qu'on les aime !

Dans Québec, je viens de passer par ces rues qui s'appellent avec gaieté, avec mélancolie : Sault-aux-Matelots-Street, Sous-le-Cap-Street. Je remarque le plaisir que cause à l'imagination l'orthographe ancienne. C'est comme si le vieux pays revivait dans ses jeunes années, avec sa prononciation hésitante, et toutes ses bonnes coutumes à la mode de chez nous.

Je me sens renaître plusieurs siècles en arrière. Mon patriotisme gagne en ardeur à devenir plus étroit, et la régression le fait gagner en profondeur.

Mais je reviens à la rue Saint-Vallier, pour y chercher l'emplacement où se trouvait jadis le palais de l'intendant Bigot, dont les quatre murs subsistent. Là, s'élevait aussi son fameux grenier, cette « réserve », où, inaugurant l'affreux système de la spéculation sur les vivres, il entassait les approvisionnements venus de France.

Le peuple, malicieux jusque dans sa colère, avait surnommé cette construction « La Friponne ». Un autre monument de la réprobation publique est encore debout dans la ville. A l'Office postal de Québec, installé dans une ancienne maison de commerce, portant l'enseigne « Au Chien d'Or », j'ai lu, gravé sur une pierre, à l'image du chien, ce quatrain menaçant,

inspiré aux colons du Canada par leur intendant, au nom de Tartuffe :

> Je suis un chien qui ronge l'os,
> En le rongeant, je prends mon repos.
> Un temps viendra, qui n'est pas venu,
> Que je mordrai qui m'aura mordu.

Montcalm et la France canadienne ont péri par Bigot l'Intendant, et c'est au profit des Bigot, financiers sans scrupules et bourgeois avides, que la Révolution s'est faite.

Comme l'histoire du cœur humain se résume sur la scène dans les cinq actes d'une tragédie, ainsi, dans l'histoire du Canada, se condensent et se résument tous les éléments tragiques qui menèrent la France à l'échafaud de 93.

Voyez Montcalm et le chevalier de

Lévis : malgré leur folle bravoure inutile, voyez Bigot qui les perd, sans se perdre avec eux. Ils sont tous au suprême degré représentatifs de leur race et de leur classe respectives. Si l'une s'est substituée à l'autre, nous savons par quel défaut d'esprit pratique la noblesse a succombé, mais nous savons aussi que la bourgeoisie a triomphé d'elle quand son intérêt ne s'est plus heurté qu'à notre désintéressement, quand ses appétits et ses vices ont été plus forts que les nôtres.

Dimanche, 21 juillet.

Il a plu cette nuit; le fond de la rade est voilé. Dans l'air, des vapeurs d'eau planent encore et la lumière qui filtre à travers elles, se pose plus doucement sur la terre.

Hier, le soleil flamboyait, et le fleuve se brisait en diamants multiples. Quel changement aujourd'hui ! Mais du triomphe à l'apaisement, la beauté n'a rien perdu.

Je vais à Notre-Dame-des-Victoires, la plus modeste des églises de Québec, dit mon guide : les souvenirs qu'elle évoque en font la plus glorieuse.

Consacrée à Notre-Dame-de-la-Victoire, en 1690, pour commémorer la délivrance de Québec, que l'amiral anglais Phipps assiégeait, elle prit le nom de Notre-Dame-des-Victoires, en 1711, quand la ville, une seconde fois menacée par les Anglais, fut inopinément sauvée.

Dans ma promenade dominicale, je suis guidé par l'écho des cloches qui semble courir le long de la rue déserte.

Bientôt, au hasard des carrefours, j'arrive à la terrasse qui s'ouvre sur le port. Est-il possible d'exprimer l'impression qui vous saisit, le bien-être réconfortant et la vanité bienfaisante qu'on éprouve à se reconnaître chez soi ?

Rien ne pourrait faire de ces maisons, de ces églises et de ces quais un séjour

étranger à nos yeux, à nos cœurs, à nos habitudes.

Et, personne ne parlerait-il français ici, que nous comprendrions encore le langage des cloches de tous ces beffrois.

A l'heure où, dans tant de pays du monde, le soir isole le voyageur, c'est à Notre-Dame-des-Victoires française que nous pourrons adresser nos actions de grâces, car elle conserve visiblement à la ville dont elle est gardienne, l'âme des choses de France.

22 juillet.

J'ai voulu connaître Lévis, la sœur pauvre de la triomphante Québec.

Même situation, dirait-on d'abord : placée, elle aussi, en haut d'un promontoire avancé sur les eaux. Mais on saisit toute la différence quand on y est.

Ce n'est pas en vain que ceux qui, fondant des villes, devaient songer à les défendre, ont préféré Québec à Lévis.

Celle-ci, du moins, a gardé le charme triste des œuvres inachevées.

La nature reprend à sa charge la déco-

ration et l'agrandissement de la cité humaine. Les vieux arbres sont demeurés partout. Les peupliers et les saules forment des allées en colonnades, ou bien dominent les habitations : leur feuillage est si tremblant que je pense aux oliviers, dont ils ont la couleur argentée et la perpétuelle agitation.

Des vergers entourant les maisons donnent du repos et de la modestie même aux rues les plus habitées. De temps à autre, un champ sépare les propriétés.

Sur un banc, dans le jardin public, j'ai vu deux petites filles jouer à la poupée. Blondes, le soleil les rend plus blondes encore.

Sous leurs cheveux d'or, s'arron-

dissent leurs joues roses. Sont-ce les roses de l'Angleterre?

Je leur demande leur nom avec timidité, ne sachant si elles vont me comprendre :

— Yvonne et Antoinette.

Nous sommes bientôt de vieux camarades.

Dans le restaurant de Lévis, où j'ai déjeuné, j'observais deux familles franco-canadiennes. Ce sont les mêmes sentiments qui caractérisent un groupe français.

Gaieté communicative, besoin de parler, et aussi un grand souci de ce que pourraient penser autour d'eux les gens qui les regardent.

Il y a, évidemment, dans cette mani-

festation de vanité une finesse, un raffinement, un désir de plaire aux autres que n'auraient pas un Anglais ou un Américain.

Ils ne boivent que de l'eau. Mais je les sens gourmands.

De Lévis, je suis passé à Lauzun.

Le chemin descend jusqu'au bord du fleuve. Vue de cet endroit de la côte, Québec, à contre-jour, se profile en gravure.

On se rend mieux compte ainsi de ce qu'elle signifie. Trois étages de rochers, qui représentent autant de forteresses.

Qu'elle était digne de tenter le peuple qùi a voulu posséder Malte et Gibraltar, et toutes les clefs de la mer !

Le soleil se couchait derrière la ville qui m'a paru, pour la première fois,

être ce qu'elle est : une citadelle étrangère.

Sur le plus proche des vaisseaux de guerre ancrés dans la rade, une sonnerie éclate, lointaine et cependant distincte. C'est l'heure équivoque, chaque jour renouvelée, où la lumière se décompose sur les objets et dans l'eau, où tout ce qui est vivant se désanime, où les yeux doutent de ce qu'ils voient, où l'âme s'interroge.

Je n'osais plus me rassurer avec l'idée que nous sommes, pour les Canadiens, la patrie spirituelle, que c'est la « meilleure part » qui nous est donnée, et que nul ne nous l'ôtera.

Amèrement, j'ai regretté, pour mon pays, ce royaume de la terre !

24 juillet.

Lorette est à environ quatre lieues de Québec, et le trajet en automobile est charmant, dans la campagne baignée de soleil et d'eau.

Un léger pont de fer traverse la rivière Saint-Charles. Nous courons sur une route villageoise dont les maisons sont pavoisées de drapeaux qui proclament la nationalité de leurs habitants : bleu, blanc, rouge, ce sont des Canadiens français. Nous en avons vu beaucoup sur le chemin de Lorette. Ils ont adopté nos trois couleurs, sous lesquelles ils ne

combattirent jamais. Et cependant, l'esprit de la Révolution leur est antipathique.

Sublime illogisme de l'amour !

Dans les nombreuses familles canadiennes, le nom de Napoléon est fréquemment donné à l'un des fils, bien que la politique anti-romaine de l'empereur lui ait aliéné les sentiments de ces bons catholiques.

Mais le diapason national ne peut se défendre de vibrer quand, là-bas, le cœur de la grande nation bouge.

Nous passons à Notre-Dame-des-Laurentides, à Charlesbourg.

Nous voici à Jeune-Lorette, le village des Hurons baptisés, des chasseurs de

chevelures qui fument désormais indéfiniment le calumet de la paix.

Avec la religion catholique, l'usage de la langue française se transmet parmi eux, de génération en génération.

Le culte à la Vierge de Lorette, si en honneur au temps passé, joint à la curiosité qu'éveillaient les sauvages convertis, valut à leur église des dons pleins de munificence. On peut y admirer des vêtements sacerdotaux brodés par les demoiselles de Saint-Cyr, sur l'ordre de madame de Maintenon. De tous ces souvenirs pieux, je retiens l'invocation touchante que des Lorrains adressaient à la Vierge du Sanctuaire :

« A Notre-Dame glorieuse princesse empérière du Ciel et de la Terre, Incomparable Marie, mère de Dieu :

» Prosternés aux pieds de Votre Majesté, le cœur humilié d'une part; et de l'autre, tout rempli de confiance d'être exaucés dans nos vœux; tenans en mains pour offrande et marque de nos très humbles respects, une de vos statues faite du vray bois que vous avez consacré à votre culte, en votre église de Foy, au pays de Liège, en Europe.

» Nous, la ville de Nancy et de Bar, capitalles des Duchés de Lorraine et Barroi, et universellement toutes les personnes et tous les peuples des dits Duchés; vous supplions, par les entrailles de votre misé-

ricorde, de nous prendre dans votre maternelle et toute puissante protection; tous ces Etats généralement et chacun sujets d'iceux en particulier; et comme le cœur des grands est toujours entre vos mains, et qu'ils ne règnent que par vous, faites que la Paix et la Justice les accompagnent en tous leurs conseils et volontés.

» O la Très digne Reyne de Paix, gouvernez ceux de qui l'accomplissement de nos désirs pourrait dépendre; qu'animés de votre Esprit, ils conspirent à nous procurer ce qui nous est nécessaire pour vaquer avec plus de soing et d'amour au service de Dieu notre Sauveur Jésus-Christ, votre fils bien-aimé. Ayez pitié de nos soupirs, ayez pitié de nos gémissements,

souvenez-vous de nos prières et du moment (heureux pour nous) auquel tout ce pays vous a été donné, et que vous en avez été faite l'Arbitre et la Souveraine; Puisque donc les États sont une portion de votre héritage, détournez-en les horages, et ne permettez pas que nos péchés prévalant contre la justice de nos vœux, l'Etincelle en soit estouffée. Ainsi puissiez-vous être recognue d'un bout du monde à l'autre pour la source de notre bonheur — et votre fils (par vous) régner dans l'esprit et le cœur de tous les infidèles; qu'à l'Adorable nom de Jésus et de Marie, tous fléchissent les genous dans le ciel, sur la terre, et dans les Enfers. Ce sont les vœux que ne cessent de pousser à vous, ô notre très bonne et très aimable mère,

vos pauvres enfants, vos légitimes sujets et vos plus que très humbles et très obéissants serviteurs :

LES MAGISTRATS
DES VILLES DE NANCY ET DE BAR,
ET TOUTES LES PERSONNES ET PEUPLES
DU DUCHÉ DE LORRAINE ET BARROIS. »

C'est en 1667 que fut fondée, près de Québec, la mission sauvage de Notre-Dame de Foy. En 1693, les Hurons s'éloignèrent de cette résidence pour s'installer à l'ancienne Lorette, et plus tard à la Jeune Lorette. Cette prière doit dater de 1669. Le 5 février de cette même année, le Père de Vérancourt, jésuite à Nancy, certifiait l'authenticité d'une statue de la Vierge, envoyée par lui au Père Chaumonot, missionnaire.

*
* *

Sur la route du retour, je m'arrête à Valcartier, où je vais voir les tombes des vétérans de Waterloo. Étrange destinée qui ramène des soldats anglais victorieux mourir sur la terre où la valeur française et anglaise s'était déjà disputé un autre empire !

26 juillet.

Excursion à Sainte-Anne de Beaupré, dont c'est la fête annuelle. Je me suis joint aux suppliants et aux malades, et, comme eux, j'allais vers le sanctuaire, les mains jointes et sans volonté, dans l'état de réceptivité des anciens pélerins.

L'intérieur de la Basilique est rempli d'êtres aux paupières closes, aux visages détendus, prêts à recevoir l'impression divine que leur cœur sollicite. Le contact de cette foule est bienfaisant. Nulle mauvaise odeur, et beaucoup de foi communicative.

Sur une colonne dorée, à l'allure française du XVIIe siècle, la « bonne Sainte-Anne » comme on l'appelle ici, reçoit les dévotions, les bouquets et les cierges que lui offrent les fidèles.

Le sanctuaire est simple, plus fleuri qu'orfévré : des hortensias roses, des lauriers-roses, des Gloire-de-Lorraine. La Sainte est éclairée par les fleurs et par lés flammes des cierges. Quelques ex-voto, des béquilles pendent aux voûtes, dans

la pénombre. Je préfère qu'il n'y ait point trop d'ostentation, ce côté ne m'ayant jamais plu à Lourdes, qui, réflexion faite, me paraît donner un spectacle plus américain que ceci. J'aperçois bien derrière la statue, une auréole de lampes électriques. Mais on a eu le bon goût de ne pas l'allumer.

Aux pieds de Sainte-Anne, sont groupés quelques malades, et des enfants que leurs mères, à genoux, lui présentent.

Nous avons entendu deux sermons : l'un en français, l'autre en anglais. Le premier est plus court et sans doute moins savant. Mais la voix douce et chevrottante du vieux prêtre de campagne, penché sur nous, du haut de la chaire, crée tout de suite, entre lui qui nous

parle et nous qui l'écoutons, une irrésistible sympathie.

Sans doute, l'autre prêtre, grand, anguleux, docte, aux gestes calculés et saccadés, en impose. Cependant la bonhomie attendrissante du serviteur ancien qui en appelle à sa bonne Sainte-Anne, qui la considère comme étant avec lui dans la maison de Dieu, est d'une simplicité, d'une facilité de contact qui rappelle l'Évangile, et m'explique le succès de l'apostolat entrepris par une telle race.

Après le service divin, j'ai déjeuné avec ces prêtres, moines ou évêques. Chacun d'eux présentait un type différent, mais nettement accusé de l'ecclésiastique français.

Le recteur, fin dans son petit corps;

le provincial, décharné par les jeûnes, peut-être par les soucis de l'économat. En face de moi, un évêque venu du Texas. Son accent et beaucoup des expressions qu'il emploie sont d'un Anglais.

Mais comme il me parle ensuite de la Savoie, son pays d'origine, qu'il a quittée depuis quarante ans, il me semble découvrir dans sa physionomie et dans ses traits un noble air de ressemblance avec Saint-François de Sales.

Le repas achevé, nous avons continué la conversation sous les ombrages du préau. Ce jardin de couvent est formé de grands arbres alignés à la mode française.

Leurs allées régulières séparent des planches de légumes tout parfumés de

fleurs. Jamais l'ordonnance d'un potager ne m'avait paru si charmante.

Quant aux pivoines, aux pieds-d'alouette, aux centaurées, aux ancolies, douces servantes qui surveillent la cuisine, je reconnaissais en elles les filles des fleurs de Touraine et de Normandie.

En m'entretenant avec ces prêtres de la nation fidèle, je me souvenais d'une page de Chateaubriand, lue la veille dans l'admirable *Analyse raisonnée de l'Histoire de France*.

« De même que les fidèles étaient partout, dit-il, l'Église était en tous lieux. Sa hiérarchie, qui commençait au Souverain Pontife, descendait au dernier clerc de paroisse, à travers le prêtre, le diacre, le sous-diacre, le curé et le vicaire. En de-

hors du clergé séculier, il y avait des ecclésiastiques et des moines pour toutes les espèces d'enseignements ou de souffrances. Le prêtre célibataire de l'unité catholique ne se refusa point, comme le ministre marié, séparé de cette communion, aux calamités populaires : il devait mourir dans un temps de peste, en secourant les pestiférés ; il devait mourir dans un temps de guerre en défendant les villes et en montant à cheval, malgré l'interdiction canonique ; il devait mourir en se portant aux incendies ; il devait mourir pour le rachat des captifs ; à lui étaient confiés le berceau et la tombe ; l'enfant qu'il élevait ne pouvait, lorsqu'il était devenu homme, prendre une épouse que de sa main. Des communautés de

femmes remplissaient envers les femmes les mêmes devoirs; puis venait la solitude des cloîtres pour les grandes études et les grandes passions.

» On conçoit qu'un système religieux ainsi lié à l'humanité devait être l'ordre social même. »

Je rapprochais ces paroles de celles arrachées à la conscience d'un protestant anglais, lord Elgin, lorsque, après avoir visité, en sa qualité de gouverneur du Canada, un des collèges catholiques de Montréal, il décrivait « le merveilleux mécanisme qui donne à cette Église de si grands avantages ».

Le Canada est, avant tout, une immense usine humaine, car il n'a point encore d'autre industrie.

Parlant à ces ouvriers voués à Dieu, qui s'emploient depuis deux cents ans dans les fabriques universitaires, dans les écoles de villages, à mouler des âmes canadiennes sur le type de l'âme française, je me sentais pris d'un respect religieux pour cette Église qui répare nos fautes politiques et jusqu'aux malheurs de nos armes, qui nous fait maîtres des mœurs et de la langue d'un pays.

29 juillet.

Ce matin, la fraîcheur d'un jour lavé par l'orage avait remplacé la chaleur suffocante de la veille. Et le vent de la mer

soufflait dans les rues de Québec. Je suis allé m'asseoir dans le jardin voisin de l'hôtel, où le monument de Montcalm et de Wolfe me ramène. Des roses trémières poussent à l'entour. Ce n'est pas sans émotion que, chaque jour, je les vois. On les nommait, en vieux français, des passe-roses. Et ce sont des roses qui ne passent pas !

Les belles fleurs, pour des chefs militaires qui se sont donné l'un à l'autre la gloire de mourir « aux champs » ! Elles ont des hampes comme en ont les drapeaux.

LA CAMPAGNE

Départ de Québec, 30 juillet.

On voudrait emporter la vision de Québec par un effort de mémoire égal qui la comprenne toute.

Le regard s'attache à ces lieux dont les noms et la vue sont devenus familiers : Lévis, Lauzun, Beauport, et les rideaux de verdure qui encadrent les lointains de la rivière Saint-Charles.

On perçoit encore l'effet d'ensemble, les trois étages de plates-formes, les bas-

tions, l'escarpement qui rend la défense plus facile.

Québec se perd dans la fumée de son port.

L'arc des villages qui bordent le golfe disparaît peu à peu. Une ligne de montagnes bleuâtres : les Laurentides. C'est à leur pied que se trouve Lorette, la ville des sauvages et de la dévotion.

De nouveaux sites apparaissent, tandis que les lèvres murmurent les noms de ceux qu'on ne voit plus. Et l'on craint que le cœur ne puisse suffire à admirer déjà ce qu'on découvre, quand on aime encore ce dont on se souvient.

Nous longeons l'Ile d'Orléans. Des champs coupés de petits bois ; des arbres

près de l'eau ; une maison à leur ombre, paisible.

L'île, une fois passée, les deux bras du Saint-Laurent qu'elle divisait, se rejoignent, et les rives du fleuve s'élargissent démesurément.

D'autres îles, plus petites, se perdent dans l'étendue glorieuse du fleuve. D'elles, je ne retiens que leurs noms enfantins : L'Isle aux Coudres, l'Isle aux Grues, l'Isle aux Oies, Grosse Isle.

Puis l'eau, que n'interrompt désormais aucune terre, devient d'une largeur infinie. Plus rien ne nous abrite contre le vent, et des vagues secouent le bateau comme en pleine mer.

Dans le ciel, de grandes mouettes fixent un instant le regard perdu.

Les Éboulements. — Le village semble être installé là de la veille. Des baraques de planches sur la grève paraissent faites pour être démontées et portées ailleurs à la moindre alerte.

Le bateau suit la rive droite du fleuve : de ce bord on n'aperçoit pas l'autre.

Il fait mauvais, froid, et cela, sur la mer, car le Saint-Laurent, c'est la mer à ce point que la houle y est sensible.

Un temps gris et voilé sied mieux aux grands espaces de verdure qui s'étendent le long de ces eaux si vastes. Mais par besoin de joie, je regrette le temps clair.

Tadousac. — Tristesse. Le vent souffle et la pluie s'est mise à tomber. Voilà bien le rivage désert où Champlain a planté la première croix, le Havre-de-Grâce, où des flottes poursuivies ont cherché le refuge.

« Que le ciel et la terre prient et pleurent pour moi ! ». C'est le mot de Christophe Colomb à l'entrée du monde inconnu. C'est la pure et belle idée catholique du rachat de toute gloire, de toute fortune humaine par des larmes et des prières pleurantes.

Au bord de ce nouveau Jourdain, où Champlain baptisa la jeune Amérique, voici la chapelle votive et la ville des morts à l'entour, qui semble encore celle des premiers vivants.

Depuis ce matin, j'étais curieux de visiter la petite église de Tadousac. Vers deux heures, sa cloche, au son plus vieux que je n'en entendis jamais, rendant un bruit de feuille d'argent mince, m'appelle. Mais ce n'est pas l'heure de l'office qui sonne ; c'est l'invitation faite aux étrangers qui voudraient voir l'endroit où reposent les restes du Père de La Brosse et contempler le petit Jésus de cire qu'Anne d'Autriche habilla d'or et de soie, à la mode espagnole — cadeau fastueux dans l'église misérable !

Le voici dans sa crèche de verre, ce petit Jésus paré comme Louis XIV enfant. Ce qu'il y avait de plus fragile, sa robe en satin vieux rose, piqué d'étoiles d'argent, a subsisté. On se figure, près de

lui, Saint-Joseph en tissu d'or, et la Vierge en brocart, tous les mages, en seigneurs du XVII[e] siècle offerts à l'adoration des sauvages.

Petit Jésus, dont les bras s'ouvrirent aux Hurons, vous représentez aujourd'hui, sur cette terre nouvelle, ce qu'il y a de plus pur dans la grandeur française : l'adoration qu'inspire notre passé : car c'est pour vous avoir vu que des Américains, ayant donné dix *cents* au gardien, s'en vont satisfaits.

J'ai guetté l'éclaircie, pour suivre, à travers bois le chemin qui longe le golfe. Des hêtres centenaires laissent égoutter la pluie sur un tapis de mousse. Les oiseaux modulent un chant prolongé,

inconnu ; ils se répondent et donnent par le lointain de leur écho une sensation plus solitaire.

A mesure que je m'élève dans la montagne, j'aperçois, entre les ramures des arbres, la rade qui s'élargit.

Un plateau, une autre végétation, des sapins sur l'herbe courte. Seul ici, le vent chante dans les branches, et fait le bruit de la mer sur les sables.

Me voici transporté dans un pays du Nord, et cependant quel son méridional rend le nom de Tadousac !

Six heures du soir. Il pleut et cette eau fine fixe l'immobilité des choses. Le golfe n'est plus agité. La rade est un miroir sans éclat où se mire la silhouette des

bateaux ancrés, tous bateaux de pêche, dont les voiles pliées mettent à nu l'armature délicate.

Il pleut. Les saumons sautent. Évocation de la Chine.

31 juillet.

On frappe à ma porte. Un petit garçon passe la tête :

— Y a-t-il un prince ici ?

— Oui.

— Où est-il ?

— C'est moi.

Il regarda mes vêtements :

— Mais où est votre costume?

— ?

— J'ai trouvé dans les bois, dit-il, une lettre qui porte votre adresse.

Pour le remercier, je lui donnai quelque argent, mais il ne voulait pas s'en aller.

Je lui demande s'il est d'ici.

— Non, Syrien.

Sa famille avait émigré, il y a dix ans, mais il parlait un français plus pur que celui des Canadiens. J'avais entendu dire déjà que les missionnaires du Mont Liban forment de ces âmes hybrides où se développe l'amour de la France inconnue.

Il restait là, planté dans ma chambre, les yeux levés sur les miens :

— Vous n'avez pas un souvenir à me donner? Les Français, c'est les amis de la Syrie...

Il désigna mon domestique :

— Celui-là, est-ce aussi un prince?

— Non, celui-là, c'est un baron...

*
* *

A la nuit tombante, je m'embarque sur le *Saint-Irénée*, qui doit remonter la rivière de Saguenay, jusqu'à Chicoutimi.

Nous glissons entre deux draperies noires ; l'eau est luisante, et à la place où le bateau a passé, sa surface déchirée murmure et frissonne.

Des promontoires s'avancent. Nous les contournons, mais leur masse reflétée les double jusqu'à faire paraître la passe trop étroite. Que ces rochers, la nuit, ont de gravité pensive ! Ce sont des géants au bord de l'abîme, qui rêvent, appuyés sur leurs coudes.

Entre les deux rives, s'étend une zone obscure, une large dépression, d'où nous monte au visage une molle brise mouillée.

1er août.

Un soleil pâle se lève sur des rochers rougeâtres. De tristes sapins trouvent le moyen d'y pousser, mais semblent las de vivre. Entre ces parois rocheuses, un horizon de solitude se ferme perpétuellement derrière nous. On sent que ces lieux seront éternellement déserts, défendus par leur aridité à toute civilisation, à toute industrie. Quelques villages pourront naître dans une crique, mais

sans avenir, prisonniers de la terre et du ciel.

Monotonie du décor que rend plus sombre la couleur de ses eaux profondes. Elles doivent au limon rougi qui les teinte le nom de Rivière-du-Sang. On évoque les combats, les guerres, l'extermination cruelle d'un peuple qui n'eut pas d'histoire : une race humaine est morte ici.

L'Invasion. — Pendant une heure, le bateau fait escale dans l'anse Saint-Jean.

Au fond d'un vaste cirque de rochers, un seul petit village s'étend en longueur sur l'étroit espace que lui laisse la pente

de la montagne. Une plage de sable en a fait le port de la région.

Si peu nombreuses que soient les maisons, sur chaque escalier qui mène au seuil, des quantités d'enfants blonds se jouent. Par la porte entrebaillée, on voit les mères qui tricotent et qui filent. Le soin avec lequel les enfants sont tenus indique le souci de leur éducation et la dignité de ces mœurs pauvres.

Quelques bonbons achetés chez le « Marchand » auquel cette enseigne vague sert à tout vendre, apprivoisent ces petits. Mais les mères, inquiètes de voir un étranger parmi eux, les appellent. Mon geste, apparemment, les rassure et mon français inattendu les intéresse. Je leur parlai. Bientôt elles me dirent :

« Restez ». Elles m'amenèrent à tour de rôle leurs enfants, — la moyenne est de six ou sept — et, à l'envi, elles me présentèrent ces petits êtres roses et vifs, pleins de la santé qu'elles semblaient avoir donnée toute, n'ayant plus gardé pour leur vie de misère et de dure saison que l'expression tendre de leurs yeux bleus.

Des passagères américaines survinrent. Trop familières et trop à leur aise, elles prenaient les enfants comme elles cueillaient les fleurs des pauvres petits jardins devant les maisons : laissant bien vite retomber les uns et les autres.

Les mères les regardaient avec des yeux d'effroi, souriant par peur et en espérant aussi quelque profit. Mais elles

me dirent, dans ce français éternellement et partout expressif, quand il est parlé entre compatriotes : « C'est pas bien fameux, les Américains ! »

J'eus alors la sensation des envahisseurs venant accaparer le pays, sans s'occuper des droits de ceux qui les ont précédés.

Ces pauvres femmes ont-elles compris l'éloignement que j'éprouvais pour ces étrangères, à cause de leur inharmonie avec toute la masse inclémente, imposante et désespérante des choses ? Leur bruit, leur gaieté les ont-elles heurtées, comme moi ?

Je me suis senti plus près des misérables et je voulais l'être.

« Toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons. »

Une petite fille m'a donné une rose, plus rose, plus pâle et cependant plus odorante que la rose la plus soignée d'un jardin cultivé.

2 août.

Un curé de campagne m'avait dit, à Québec :

— Vous auriez intérêt à connaître nos populations rurales. Ne devons-nous pas préférer aux gens qui parlent bien, ou le

plus souvent beaucoup, ceux qui se taisent et qu'accidentellement nous pouvons faire parler? Voulez-vous venir dans ma paroisse? Je vous offre l'hospitalité au presbytère.

Il habitait Sayabec, au-delà de Fraserville: et Fraserville, que l'on appelle aussi Rivière-du-Loup, se trouve de l'autre côté du Saint-Laurent, par rapport à Tadousac.

J'ai pris, pour y aller, le bateau qui traverse le fleuve dans toute sa largeur.

La navigation ne dure pas moins de quatre heures, d'une rive à l'autre.

Notre vaisseau, sorte de tartane d'une forme archaïque, s'incline dans le vent. De son bord, à peine au-dessus des eaux, j'assiste au coucher du soleil.

Le timonier, qui m'a donné sa place, s'est mis à chanter une vieille chanson du pays :

> La fille du roi d'Espagne,
> Vogue, marinier, vogue,
> Veut apprendre un métier,
> Vogue, marinier !

Il m'a parlé de l'hiver difficile sur ces côtes.

Un crucifix d'ébène, une petite statue de Sainte-Anne de Beaupré et l'image de Saint-Michel, placés à l'arrière du bateau, sous une palme jaunie des Rameaux derniers, témoignaient des périls passés.

Nous touchons à la côte : c'est Pointe-à-Pic, le port de la Rivière-du-Loup.

Une ligne de verdure, et au-delà des vallonnements de bois et de prairies, bâtie à la française, Fraserville s'étend sur toute une colline. Chartres, sans sa cathédrale! On sent qu'un même esprit présidait, ici et là-bas, en France, à la fondation des cités.

Après l'éblouissement des eaux, leur réverbération, cette paix du soir dans la campagne, est reposante. Le chemin est assez long, du port à la ville, pour me permettre de respirer l'air frais qui se dégage des prairies. Et, dans le crépuscule prolongé, je distingue encore les fleurs qui forment des courants et des îles dans l'océan vert des prés.

Je pensais partir pour Sayabec dans la

nuit. Mais à l'hôtel de Château-Grandville, où je descends, l'hôtelier m'avertit que le train express n'accepte pas de voyageurs pour Sayabec, station négligeable qu'il traverse sans arrêt.

Force m'est de rester jusqu'au lendemain, cinq heures, à Rivière-du-Loup. La chambre qu'on me donne à Château-Grandville m'a rappelé l'auberge française, en aussi pauvre, en plus sale ; et quel lit !

3 août.

Ce matin, beau temps, du bruit dans la rue, je vais bien, joie !

Je me rends à l'église. D'un gothique flambant neuf, — s'il n'est flamboyant — mais à la vérité sans goût, elle est du moins touchante par ce qu'elle nous révèle de la religion intense de ce pays.

Ses porches abritent les communiqués municipaux. Devant elle, s'étend la place publique. Centre de la cité, on sent qu'elle est ici avant toute chose, sinon toute chose.

Cinq heures du soir. — Départ pour Sayabec, où je vais rendre visite à l'abbé Lindon, dans sa paroisse villageoise.

Il me semble aller là comme vers des gens qu'on retrouve; je pense à Haroué, ma terre de Lorraine, où je vais rare-

ment, où l'on m'attend toujours, et où l'on ne sait jamais quand j'arrive.

L'Intercolonial Railway court dans la plaine qui borde le Saint-Laurent. Sur ma droite, c'est encore la forêt incendiée par le colon. A gauche, voici la culture victorieuse des solitudes, des pierres et des racines.

Les maisons en planches, à égale distance les unes des autres, semblent jalonner la terre.

Dans la nuit, le train s'arrête : Sayabec. Je descends. On braille. Est-ce pour moi? J'en ai peur, et aussi je le souhaite. Mais non. Ils braillent pour brailler, parce qu'ils sont ivres et pensent aux filles.

Quelqu'un dit : C'est lui ! Un bonhomme s'approche de moi, comme s'il m'avait déjà vu et me revoyait :

— On est venu vous chercher aujourd'hui deux fois, me dit-il. Eh bien, je vais vous emmener.

La lanterne qu'il porte éclaire sa figure glabre : il est un peu courbé par l'âge et aussi par l'habitude de la terre. Il s'exprime simplement, s'excuse de n'être que charretier, pour me mener, d'être seul pour me recevoir. Le curé, mon curé de Québec qui m'avait invité, est allé faire une retraite à Rimouski, chef-lieu du diocèse. On ignore quand il reviendra.

Tant pis ! C'est sa paroisse que je viens voir, et celle-ci n'a pas bougé.

Pour l'instant, la perspective d'entrer plus avant dans l'intimité du charretier m'intéresse exclusivement. Je lui demande de me conduire au presbytère. Nous montons dans sa voiture, une de ces charrettes à quatre roues, qui servent à tous et à tout dans ce pays.

L'air libre fouette le visage et m'annonce toutes les fleurs des foins, dont il m'apporte l'odeur. L'ombre est profonde; je distingue à peine la double rangée des maisons du village entre lesquelles nous passons, bien en ordre et bien sages, disposées les unes à côté des autres, comme des jouets naïfs.

Dans la nuit, une masse blanche surgit tout à coup : c'est l'église. A côté d'elle, entourée d'un verger, le presbytère,

maison de bois toute semblable aux autres.

Je sonne. Personne ne répond. Le charretier me propose de venir coucher chez lui. Je sonne plus fort. On vient enfin.

Le vieil ensommeillé, qui tire les verrous, me confirme que l'abbé Lindon est parti, mais c'est de très bonne grâce qu'il me conduit dans le *salon*, chambre réservée à l'hôte inconnu. Et, déjà, pour me mettre plus à l'aise, il m'informe que le remplaçant de M. le Curé est un jeune prêtre qui a visité Paris.

Ce qui m'occupe maintenant, c'est le grand lit que j'aperçois dans un angle de la pièce. Un voile de fine batiste le couvre. J'en augure bien. Mais hélas! la

toile n'était qu'un ornement. Des oreillers sans taies, des couvertures sans draps. J'en demande. — Qu'est-ce que c'est ? dit l'homme.

N'arrivant pas à m'entendre, il va chercher celle que je pense être la servante et qui est sa femme, à lui.

Elle se met à me parler comme on parle aux petits enfants : « Mais finis donc ! C'est rien ! »

D'ailleurs, jusqu'à la fin, je ne l'ai pas comprise. Elle non plus ne comprenait rien à mes exigences, car elle m'apporta deux serviettes légères en guise de draps.

Nuit inquiète; il s'agissait de lutter avec des couvertures volantes. Mais je vis déjà dans le lendemain que j'attends.

4 août.

Il arrive enfin, avec un soleil clair qui m'attire derrière les rideaux baissés de ma chambre. J'ouvre la fenêtre : toutes les maisons entre lesquelles j'ai passé hier s'étendent au loin, sur deux rangées, comme de grandes cabines sur la plage.

Le plus vite possible, je quitte la bienveillante compagnie du père et de la mère de M. le curé, qui rendent, dans leur cadre d'ébène, le séjour de la chambre un peu triste.

Je vais à la cuisine, curieux de mon déjeuner. Le chapeau sur l'oreille et la

pipe à la bouche, le vieux qui m'accueillit hier me salue d'un geste familier.

Sa femme s'est métamorphosée en cuisinière.

Dans la salle à manger où ils me conduisent, sur une nappe bien blanche, des fruits, des confitures, de la crême s'alignent. Je pense à mon repas, et me suis habitué à ne plus penser à mon hôte.

Mais à peine étais-je à table, qu'un prêtre apparaît. Jeune, alerte, de bons yeux et une figure intelligente. Excuses de part et d'autre : le pont est passé. Nous sommes bons amis.

L'heure de la messe a sonné. Pardessus la palissade du verger, je vois s'écouler vers l'église le flot des parois-

siens auxquels nous allons bientôt nous joindre.

Avant de nous quitter pour monter à l'autel, le curé me présente à la sœur de l'abbé Lindon. Sa parenté lui crée une situation dans la paroisse. Elle me cède sa place : la première au banc d'œuvre.

L'église est grande, bâtie sur le modèle de la plupart de celles que j'ai vues dans la province, avec une galerie supérieure au-dessus des bas-côtés. Elle est pleine de monde.

Je suis frappé de l'attitude recueillie, extatique même de certains hommes. Ici comme partout, pendant la messe célébrée en grande pompe, des enfants de chœur crient à tue-tête, tandis que les chantres,

une basse et un ténor, rivalisent de fausses notes.

Le prône donne un exemple de ce que doit être le prêtre : tuteur, guide, conseiller. Il parle de la vie pratique, reproche aux hommes la bière qu'ils boivent et aux jeunes filles les promenades qu'elles font sans leurs parents, le soir. Tout cela dit avec austérité, presque avec dureté. J'aurais pu croire à trop de rigueur, si le même prêtre, par la suite, ne m'avait donné la preuve de sa douceur et de son zèle à les servir.

— Mais il est nécessaire, me dit-il ensuite, de leur montrer que l'on voit ce qui est défectueux, cela leur inspire une partie de la confiance qu'ils peuvent avoir en nous.

L'oraison dominicale que je récitai avec les paroissiens de Sayabec me donna l'impression d'une prière faite en famille.

Au son des cloches, la foule sortit de l'église, les femmes remontèrent à petits pas vers la grand'rue, et les hommes formèrent des groupes sur la place.

J'étais seul, et j'avais besoin de me délivrer de l'émotion collective ressentie pendant la messe.

J'avisai un grand vieillard qui causait à quelques pas de moi, en fumant sa pipe. Il dominait les autres de toute la tête. On aurait dit un vieux soldat.

— Dieu qui réunit dans une même demeure ceux qui ont un même cœur, a fait de nous des concitoyens, lui dis-je.

Peu de chose me manquait pour être des vôtres, je le suis maintenant tout à fait.

Alors cet homme me dit, les larmes aux yeux, sur moi-même et sur la France, des simples paroles qui étaient éloquentes. Les autres nous écoutaient. En lui répondant, j'éprouvais la satisfaction profonde de confier ma pensée à des gens qui n'avaient contre moi ni prévention ni haine.

Cette sensation du retour, de la rentrée dans le pacte social d'où la Révolution nous a fait sortir, moi, Français, je ne l'ai éprouvée qu'au-delà des mers. Dans ce village canadien, je suis un homme qui a rencontré un homme. Nous nous arrêtons l'un en face de l'autre,

au seuil d'une maison, sous le porche d'une église. Nous nous sommes regardés. Peut-être ne nous ressemblons-nous pas. Alors c'est, entre nous, quelque chose de plus fort, le droit du mélange et de la confusion primordiale, au temps où la nation ne formait qu'un même corps, sa noblesse étant la part noble, mais intégrante de ce corps.

Enfin, nous nous prenons les mains, et il n'y a plus rien qui nous sépare et nous disons en même temps les mêmes choses avec les mêmes mots, car Dieu s'est ravivé en nous. Il est où nous le voyons tous deux, et sa paix infinie va et vient entre nos âmes.

Au presbytère, après notre repas, le

prêtre et moi nous étions assis dans le petit jardin de paix et de silence, à l'ombre des saules. Successivement, deux, trois voitures arrivent devant la grille rustique. De chacune d'elles, on descend un nouveau-né, et le père vient chercher le curé :

— C'est pour baptiser mon enfant.

Les cloches célèbrent les uns après les autres ces chrétiens qui viennent augmenter la grande famille canadienne.

J'étais seul, trois hommes franchissent le seuil de l'enclos.

— Le curé n'est pas là, leur dis-je, pensant qu'il s'agissait encore d'un baptême.

— Mais c'est vous que nous cherchons,

monsieur. Je suis le maire qui vient vous saluer au nom du conseil municipal. Voilà le secrétaire de mairie et notre adjoint.

C'est moi qui me voyais baptisé citoyen de Sayabec.

Quel plaisir de parler à ces braves gens, et de les entendre me dire qu'ils aimaient la France, que leur famille en était, et qu'ils ne mourraient pas sans essayer d'y aller.

L'un d'eux commença une chanson qui réveillait les échos de son enfance et de la mienne :

> Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
> Et malgré vous, nous resterons Français...

La conversation continua, cordiale et

débordante de l'émotion qu'on n'exprimait pas.

De plus en plus, ces provinciaux me rappelaient les gens d'Haroué, mais avec cette différence d'un rapport naturel que rien n'était venu gâter.

Malgré moi, je faisais un retour vers cette époque de ma vie où, dans l'animation de mes vingt-cinq ans, j'étais allé en Lorraine offrir aux électeurs de mon canton un dévouement qui ne connaissait pas encore ses limites.

Avec quelle force mon enthousiasme d'alors s'était brisé contre leurs préjugés !

D'un mot qui n'a pas même de signification pour les Français d'outre-mer, ils ont arrêté l'élan de ma vie. J'étais pour

eux « l'émigré », comme si, après l'abolition des privilèges de naissance — jadis consentie par nous — il n'en devait subsister qu'un seul : le droit héréditaire à la condamnation.

La journée s'est passée à rendre des visites et à en recevoir.

Partout, sur le pas des portes, le même accueil m'attendait, accueil qui ne trompe pas, profond et doux, comme celui du paysage qui m'environnait.

J'allai visiter aussi quelques religieuses françaises qui ont apporté dans ce pays les souvenirs récents de la terre natale.

L'angelus du soir me ramena au presbytère. J'y rencontrai les deux chantres qui étaient venus visiter l'hôte de leur curé.

L'un d'eux se mit à me parler des affaires de la commune, comme si je pouvais maintenant être saisi de leurs intérêts !

— Les Canadiens français, me dit-il, savent mieux défricher que les Canadiens anglais. Ils s'attachent plus à la terre. Ce qui nous envahit dans ces régions, ce sont les grandes entreprises, les scieries américaines qui dévastent les forêts et ne nous laissent plus exploiter les bois. Il faudrait que le gouvernement l'empêchât. J'espère que nos prêtres vont s'en mêler. Voyez-vous, ajouta-t-il en

riant, notre conseil et notre appui, c'est toujours M. le curé.

Nous nous levâmes. L'heure du service du soir avait sonné.

On comprend que toute la vie soit accrochée comme une guirlande d'un trophée religieux à un autre, dans ce pays de foi. J'en ai senti l'émotion bien vive, à l'heure où le jour a rejoint la nuit, pendant que dans une église, sans autre lumière que celle de l'autel, nos têtes inclinées recevaient la bénédiction de l'ostensoir ; à l'heure où le cœur se détend, où les larmes montent aux yeux, cette force mystique m'a profondément impressionné.

J'eus un vrai regret de partir. Ces imaginations, que ma présence avait

émues, ces gens qui m'avaient reçu en Français venu du fin fond de la France historique, et pour lesquels j'avais été le passé vivant, tout cela, ce fut un rêve mis en action.



UNE RÉUNION POLITIQUE

Brossau, 5 septembre.

En allant dans l'Ouest, j'ai voulu repasser par Montréal, pour la mieux connaître.

Dans la campagne qui l'environne, je retrouve cette apparence française que les gens ont donnée aux choses.

C'est un matin de septembre, chez nous. Les arbres et les prés pâlissent, cependant que les blés coupés depuis peu font encore un tapis de soleil. La brume

d'automne borne déjà l'horizon. Des chemins gras, de la boue; il a plu ou il pleut. J'aperçois des maisons blanchies à la chaux, comme nos fermes.

6 septembre.

Depuis hier, je suis à Montréal, et depuis hier aussi, je cherche à la comprendre. Cité trop vaste pour que le regard d'un jour devienne une idée. Hier, dans le brouillard, on l'entendait mugir. On songeait à Londres que l'on entend plus qu'on ne la voit.

Aujourd'hui, le ciel plus clair me la montre infinie, bigarrée. Des rues bruyantes qui se croisent, des entrepôts qui se

touchent. Monuments trop modernes, une quantité de banques cherchent à ressembler à des temples. Montréal est au Canada la ville de l'argent. Et c'est ici le quartier des affaires.

Il en est un autre, aux maisons basses et sales, d'apparence pauvre et villageoise, mais avec de nombreux jardins, aux arbres respectés. C'est la partie française de Montréal qui subsiste à côté de la cité nouvelle qui est anglaise.

Les deux nationalités vivent ici côte à côte, sans s'être encore mêlées; les Anglais tournés vers l'Ouest, les Français, à l'Est, vers Québec, Sorel, Verchères.

Le titre de « seigneurs de Montréal » appartient encore aujourd'hui aux prê-

tres du séminaire. En l'année 1663, ils en reçurent le pur don de la Compagnie des Cent Associés, et la couronne britannique, par une ordonnance de 1839, confirma leurs droits à cette seigneurie.

Au pied du Mont-Royal, le Séminaire des Messieurs de Saint-Sulpice étend aujourd'hui sur la ville une souveraineté paisible.

Deux tours anciennes, un peu larges, un peu massives en défendent encore l'entrée. Mais leurs toits en tuiles qui abritent des pigeonniers, protègent des souvenirs et non plus des soldats.

Elles font partie du passé de la France. En les voyant, je songe aux granges de Port-Royal, où des tours semblables défendaient les solitaires contre les bruits du monde.

7 septembre.

L'âme ardente de la France séduit toujours ses enfants d'hier. Je suis frappé des longs articles que consacrent à notre pays les journaux canadiens. Dans leur souci d'exalter notre courage et d'opposer nos qualités aux défauts allemands, ils vont même jusqu'à la partialité, quelle que soit leur opinion, conservateurs, libéraux ou nationalistes.

Un de ces derniers porte un nom cornélien : *Le Devoir*. Maintenir les formules du passé, n'est-ce pas en continuer les traditions ?

8 septembre.

Des esprits chagrins m'ont dit : Une immigration sans cesse envahissante nous menace, et nous sommes prêts à disparaître, sinon en fait, du moins en influence. Les Canadiens français ne savent plus se défendre contre les Anglais accapareurs.

Pour celui qui voit avec l'intention de voir, écoute avec l'intention de comprendre, je crois qu'il n'en est pas ainsi. Surtout s'il a, comme je l'ai eue aujourd'hui, la bonne fortune d'assister à une manifestation politique faite en pays canadien.

C'était à Marieville, en pleine campagne. Le parti libéral avait organisé, dans le district voisin de Montréal, une réunion, où sir Wilfrid Laurier devait parler.

Laurier n'est pas seulement chef de parti. Son nom, pour tous, est le symbole des libertés conquises, des privilèges gardés, des qualités et des vertus françaises de la race canadienne.

Voilà pourquoi l'arrivée de cet homme éminent fut saluée par le chant national : *O Canada !* La tribune d'où il parlait était ornée de drapeaux tricolores.

— C'est le devoir de tous les bons citoyens de veiller à ce que nous ne perdions pas notre caractère autochtone, et c'est là notre vœu à tous, qui que nous soyons, quels que soient notre

parti, notre bannière ou notre foi politique ».

Telles furent, autant qu'il m'en souvient, ses premières paroles.

La réunion avait lieu en plein air, sur la place publique qu'ombrageaient de grands ormes. Il y avait là cinq ou six mille personnes. J'ai vu ce peuple des campagnes affirmer sa nationalité, proclamer son amour à la terre natale, sa volonté de rester lui-même ; et j'ai vu ses mandataires venir tour à tour en exalter le sentiment.

C'étaient MM. Robert, député de Rouville ; Gautier, député de Saint-Hyacinthe ; Verville, député de Maison-Neuve ; Lafontaine, député de Montcalm ; Francœur, député de Saint-Jean-d'Iberville.

La politique ne fait pas toujours vibrer les notes les plus pures de l'âme, mais quand il s'agit de toucher au roman de la Vieille-France, les plus émouvants des souvenirs humains se lèvent sur le monde, et tout devient poésie, émotion, sentiment.

Je pensais, en écoutant ces discours, où les questions personnelles ne tenaient qu'une place secondaire, que la grande idée de ces Français, séparés de nous depuis bientôt deux siècles, fut de garder l'autonomie que la monarchie capétienne leur avait donnée. Ainsi les Alsaciens-Lorrains, qui ont connu l'unité française de Louis XIV, ne peuvent en supporter d'autre à cette heure qui leur soit étrangère.



L'OUEST

12 septembre

Je quitte Montréal et ses squares boisés pour aller dans l'Ouest, voir le colon canadien aux prises avec sa tâche de fondateur, comme autrefois ses ancêtres.

Je trouverai là-bas le Français perdu dans un désert, ou bien isolé dans un milieu hostile, que forment des hommes de toutes races, réunis par les hasards de l'émigration.

Dans ces pays nouveaux, je me sentirai

étranger, moi qui n'avais guère fait jusqu'ici que changer de province, tout en changeant de continent.

Le train s'engage dans l'herbe haute et touffue. Le nombre des champs augmente. Voici les premières gerbes des moissons !

Sur notre gauche, le Saint-Laurent, où la plaine va plonger pour reparaître, vallonnée, de l'autre côté du fleuve.

Déjà l'automne atteint les arbres du mal qui les conduira à l'hiver. Ce sont des érables épargnés par la hache du colon, pour clore ses labours et s'abriter dans le travail. Ils témoignent du passé sylvestre de la terre.

A travers les glaces de ma cage, je regarde un pays plus beau que celui des

Hespérides, une terre où toutes les branches des bois, toutes les menues plantes des champs sont d'un or très pur.

La fin d'une belle journée encore chaude ajoute la grâce du sourire à ce divin visage de l'automne.

Ces campagnes me donnent, en les voyant dans le cadre des portières, le regret du bien suprême : la paix qu'elles respirent, avec l'angelus du soir.

Si je pouvais descendre de ce wagon, échapper au rail et m'en aller à travers les vignes, là-bas, du côté où trois peupliers, sur le ciel, sont comme trois tours dorées, trois flèches de clocher où tinte la voix des oiseaux !

Dans cette vieille province que je quitte, j'ai trouvé mieux qu'un souvenir histo-

rique et qu'une expression littéraire : l'image d'une France à la fois antique et jeune. La fille est ce que fut la mère, autrefois, dans son bel âge.

Le secret de cette ressemblance, il faut le demander à l'histoire de ces soixante mille Français restés à la merci de leurs vainqueurs, quand, en 1760, nos troupes décimées repassaient les mers.

L'élite intellectuelle était partie, les plus instruits, les plus distingués, et aussi les plus assimilables. Ceux-ci auraient résisté moins efficacement à l'influence anglaise qu'une population paysanne se bornant à continuer sa prière quotidienne dans le langage qu'elle tenait de ses pères.

Les Anglais avaient eu la conquête lente et difficile. Depuis qu'ils étaient dans le

pays, eux aussi avaient eu le loisir de connaître le peuple qu'ils allaient gouverner. Ils savaient que les Français tiennent à leurs idées et à leurs biens. Chaque Anglais s'incline volontiers devant ce double sentiment de la propriété et de la liberté de conscience.

En ne s'attachant par la suite qu'à ces deux choses, de la terre et du ciel, représentés par le champ et l'Eglise, les Canadiens conquirent le droit de rester eux-mêmes. Par le miracle de leur volonté une et précise, la France se survit aujourd'hui dans le cœur de trois millions de ses enfants.

Port Mac-Nicoll, 14 septembre.

Nous nous embarquons sur un bateau qui semble fait pour traverser les mers, et qui nous portera à travers l'océan des eaux douces.

Il est quatre heures de l'après-midi. Encore deux nuits et un jour : trente-huit heures de navigation à travers les lacs, avant de toucher aux rivages de l'Ouest canadien.

Départ dans l'impassible lumière d'une nature qui semble inanimée.

La côte nous apparaît couverte d'arbres qui s'enchevêtrent. C'est la grande immen-

sité boisée, la forêt primitive se baignant dans les eaux.

Cependant, de ces terres qui sortent à peine des eaux, de ces eaux étendues jusqu'aux cieux qu'elles reflètent, je ne sais quelle impression d'éternité se dégage.

Et nous vieillissons dans le silence et dans l'indifférence de ces mondes qui semblent à peine nés.

Le vol ralenti des oiseaux donne l'illusion de leur étonnement, à voir ce qui rompt l'uniformité des choses : un bateau qui passe.

Ce soir, j'ai regardé la nuit tomber sur le jour ; les étoiles peu à peu apparaître et creuser le ciel.

Quelques enfants couraient sur le pont, insensibles au silence et, ne se rendant pas compte de ce qu'il y avait de mystérieux dans le passage d'un jour à l'autre, ils continuaient ici leurs jeux commencés à la maison, poursuivis dans le train, et que l'âge seul interrompra.

16 septembre.

Le brouillard est épais et l'air est glacé.

Le bateau vogue dans les eaux calmes. Des formes s'allongent à leur surface : c'est la terre.

Bientôt, déchirant le ciel, des élévateurs gigantesques apparaissent, des élévateurs pour les grains, des élévateurs pour le charbon, dont les bennes plongent avec rapidité dans le fond des chalands.

A côté d'eux, des cheminées d'usines, non moins hautes, mêlent leur fumée plus noire à la vapeur grise du brouillard qui s'en va sous l'ardeur du soleil levant.

Peu à peu s'étage en amphithéâtre une ville : c'est Port-Arthur.

Nous glissons entre des rives encore libres où poussent des lauriers sauvages, mais des enchevêtrements d'acier les remplaceront bientôt.

Au loin, surgissent déjà des carcasses de fer fantastiques. On dirait des sque-

lettes de diplodocus ou de mastodontes — géants modernes, dont le pays vit, prospère et s'use.

Un voisin, qui comprend mon étonnement sans que je l'exprime, me dit :

— Cette ville date de dix ans à peine. Elle a un développement et un mouvement que lui envieraient sans doute vos ports d'Europe les plus importants.

Ironie des choses : A partir d'ici, nos montres doivent retarder d'une heure, alors que tout semble en avance !

16 septembre, au soir.

WINNIPEG, OFFERS SOMETHING MORE THAN A BED, A BATH, AND A BILL OF FARE. YOU WILL FIND ONE OF THE MOST MARVELLOUS AND IMPRESSIVE RECORDS OF GROWTH EVER SEEN IN THE HISTORY OF THE WORLD.

(WINNIPEG ILLUSTRATED. INDUSTRIAL BUREAU 1913).

Le train s'arrête. Il est onze heures. L'hôtel n'est séparé de la gare que par un tunnel creusé dans la maçonnerie. Quelques pas dans l'ombre... A ce couloir

trop obscur succède un hall trop éclairé qui tient plus, à vrai dire, de la salle d'attente que du vestibule.

Des comptoirs nombreux offrent un choix de journaux, de livres, de cigares et déjà de souvenirs : les vues de la ville encore inconnue.

Entre les allées que forment ces étalages, circulent des gens oisifs ou affairés, qui ont fait de ce promenoir couvert un lieu de rendez-vous pour leurs distractions ou leurs intérêts.

Voyageur tardif, je demande moins à être ébloui qu'à dormir.

Parmi les comptoirs qui s'alignent, j'en avise un où se lit un mot de promesse : « Reception ». Vain espoir ! L'accueil est déconcertant ! Un gros monsieur me

tend, à travers son guichet, le registre d'inscription. Puis, avec l'autorité du fonctionnaire qui condamne, et dans un anglais nasillard, il prononce : « Pas de place! Vous coucherez dans le hall, sur une chaise ou dans un fauteuil, comme les autres ».

La bonne humeur qu'il oppose à mes protestations me fait comprendre que, lui du moins, couchera dans un lit, et la tranquillité de son sourire que je n'en trouverai dans aucun autre hôtel.

Cette aventure me donne la sensation immédiate d'une formalité douanière. J'ai l'impression qu'à partir de maintenant, il faut se débrouiller tout seul dans un pays où les gens ne s'occupent que d'eux-mêmes. Tant bien que mal, je

m'installe à côté d'autres voyageurs, immigrants d'occasion, condamnés par le sort, et qui me semblent autant de marchandises jetées dans un entrepôt, en attendant leur vente ou leur réexpédition.

17 septembre.

Le lendemain, jour chaud et doré. Le bourdonnement humain m'attire dans la rue. La foule qui se presse est séparée par la chaussée en deux vastes courants ; l'un remonte, l'autre descend. Entre eux, des chars électriques passent en sonnant sans interruption : les gens, les voitures

courent et se perdent. Pas de chevaux : les pompiers, les sergents de ville, les prisonniers même se promènent en automobile.

A mon tour, je suis précipité sur le tapis roulant de cette ville, où l'activité semble en démence ; sautant d'un tramway dans une maison, de la rue dans un autre tramway, n'attendant jamais, indifférent aux autres, unique spectateur d'un spectacle unique.

La ville elle-même tient du miracle. A côté des « skyscrapers » nouvellement achevés, d'autres se construisent, — armatures de fer sur lesquelles on jette du ciment, — d'autres se démolissent parce qu'ils sont trop petits ; d'autres demeurent, qu'on démolira bientôt.

Une ligne d'arbres bordés de maisons basses, que des stores ou des colonnades en bois garantissent du soleil. On quitte cet espace d'ombre pour retomber dans un éblouissement. Ce n'est pas l'éblouissement de la lumière, c'est celui du mouvement qui vous entraîne, qu'on ne comprend pas, après lequel on reste accroché malgré soi.

Il faut un véritable effort pour le suivre, et une santé au bord de laquelle j'ai peine à me tenir.

Ces gens qui se jettent dans toutes les rues et entrent dans toutes les maisons, sont plus calmes qu'on ne s'y attendrait. Ils vous bousculent sans crier gare, mais avec bonne humeur. A tout prendre, cette foule jeune n'a que les

défauts de la jeunesse : elle est trop pressée.

Comment être au fait et voir clair dans cette existence bariolée ? Les impressions sont trop passagères et nouvelles pour s'en faire une opinion vraie.

J'ai rencontré un vieil Ecossais qui habite la ville depuis longtemps. Il m'a parlé en ces termes :

— Ne vous étonnez pas, m'a-t-il dit, de l'enchaînement logique des faits modernes. L'Ouest canadien forme une région trois fois et demie plus vaste que la France : inculte il y a trente ans, elle est devenue un des greniers du monde. Comment s'est opérée cette transformation ? Par les chemins de fer.

« En moins de dix ans, ils ont amené

plus d'un million d'hommes sur ces terres fertiles. Aujourd'hui, partout où ils s'arrêtent, des fermes, des usines, des villages, des cités s'élèvent, foyers immenses de l'énergie productrice.

« Trente ans, qu'est-ce dans la vie d'un pays ? Telle ville que je pourrais vous citer n'existait pas en 1910, et contient aujourd'hui plus de vingt mille habitants. Winnipeg remonte à des années plus lointaines. C'est l'aînée des villes de l'Ouest. Mais là, comme ailleurs, le développement extraordinaire de la contrée a précipité la vie des individus.

« Dans l'Est du Canada, on rencontre encore fréquemment des hommes qui, après une longue espérance et des labeurs prolongés, goûtent le calme du repos.

Mais ici, où l'avenir se confond avec le présent, on ne peut faire trêve.

« Le temps est exigeant. *Times is rate*, avons-nous coutume de dire. Il s'agit de vivre le plus rapidement possible, afin de ne point se laisser dépasser. Ce n'est pas une lutte, c'est une course qu'il faut entreprendre : les plus entraînés arriveront les premiers.

« Je vous l'ai dit, Winnipeg est le carrefour des nations. Parmi les colons qui s'y heurtent, les mieux armés pour la tâche à entreprendre sont certainement les citoyens des États-Unis. Moins que tous autres, ils sont étrangers au pays, les provinces du Minnesota ou du Dakota, d'où ils viennent, n'étant séparées des nôtres par aucune barrière naturelle —

Winnipeg se trouve à soixante milles de la frontière — même sol, par conséquent, même condition de culture ici et là-bas.

« Avant d'émigrer, la plupart ont vendu la ferme mise en valeur par eux dans les États. C'est de l'argent et de l'expérience qu'ils emportent ; les deux premières conditions de succès.

« Ils sont aussi les plus nombreux. Le premier train qui soit venu jusqu'ici reliait Winnipeg à Saint-Paul, la capitale du Minnesota ; les lignes venant de l'Est ne furent construites que huit années plus tard. L'avance prise alors n'a pas été perdue.

« A Dieu ne plaise que je dise du mal des Américains ! Ce sont d'excellents agri-

culteurs et de précieux ouvriers. Notre pays leur doit beaucoup, et je ne conteste nullement leur valeur morale et physique ; mais étant ici les plus nombreux, s'y trouvant le plus vite à l'aise, ils ont imposé aux autres leurs mœurs et leurs conceptions. Leurs manières sont si rudes qu'on ne peut en garder de plus douces. La maladie, la mort sont, à leurs yeux, des phénomènes inévitables. C'est par chance que l'on vit : c'est par accident que l'on dure.

« Naturellement optimistes, ils ont confiance en eux et tentent toutes les chances. Chaque Américain a le goût de la spéculation. Ayant fait quelque économie, il achète un terrain à bâtir. Comme ici, un simple ouvrier, un maçon,

par exemple, gagne huit dollars par jour, et peut n'en dépenser que deux, vous voyez que riches ou pauvres peuvent facilement acheter et revendre, en escomptant l'afflux perpétuel de nouveaux émigrants qui veulent aussi acquérir. Si quelque crise vient les ruiner, travailleurs vigoureux rendus plus robustes encore par la sélection naturelle d'une vie qu'ils ont déjà menée brutale, ils ne désespéreront pas.

« Tout est naturel, rien n'étonne, pas même la ruine.

« Vous expliquez maintenant la vulgarité et la grossièreté populaires de gens qui ont à faire leur fortune, et qui vivent pour la gagner, la familiarité égalitaire avec laquelle ils traitent tout le monde.

« Ils ont une santé qui a résisté à des repas pris en courant, à des veilles prolongées, à des préoccupations qu'ils compliquent de celles des autres. Ce sont des enfants, des enfants solides, violents, avec un bon naturel, et plus ridicules dans leurs caprices et leur ostentation que les enfants riches du vieux continent.

« Le Manitoba est devenu pour eux un pays de colonisation naturelle, et Winnipeg, la gare régulatrice de leur expansion dans l'Ouest Canadien. Quel prospectus n'en fait un pays de Cocagne ? Quelle réclame n'y promet le succès ?

« Réclame, tapage, bastringue, tout est organisé ici pour faire perdre la tête. On

est ivre de bruit, d'enthousiasme ; on espère, on a confiance, on se confie.

« Le hasard me fournit justement le meilleur exemple qui puisse illustrer notre conversation : celui des Odd Fellows. Vous vous trouvez à Winnipeg au moment même où ils tiennent un congrès. Depuis deux jours, la ville est en liesse.

« Les Odd Fellows — cela veut dire : *Les Excentriques*. Ce titre de bateleurs de foire, est celui que portent les membres d'une association agricole, la plus sérieuse et la plus solide qu'il y ait aux États-Unis. Elle s'est étendue au Canada, et sert de trait d'union entre les deux pays. C'est au premier chef un agent d'immigration. Le but est louable et efficace, les statuts dignes d'éloges.

« Mais venez assister à la manifestation qu'ils nous offrent ; elle vous paraîtra volontairement grotesque. »

Je suis allé voir défiler les Odd Fellows.

En tête, les hauts dignitaires marchaient d'un pas scandé, au son d'une musique de « One step » et de « Turkey trot », pauvres civils habillés en militaires — mais qui voulaient plus de lustre que de simples chefs d'armée : à leurs insignes de généraux, ils avaient ajouté des galons d'amiraux. La foule amusée ou passionnée de spectacle applaudissait ; ils saluaient comme des héros blessés.

Par sections venaient ensuite les délégués des groupements régionaux. Certains, parmi eux, sûrs d'être comiques, s'étaient costumés simplement en clowns, afin de

pouvoir l'être davantage. Il y avait aussi un Lohengrin à cheval.

En voiture tapissière, des femmes suivaient, et, pour être de la fête, mendiaient des applaudissements par des sourires et des appels de mouchoir.

Associés à cette scène risible, de vrais militaires jouaient du fifre et battaient du tambour. Leur gravité semblait aussi factice que la cocasserie des autres était devenue sérieuse.

Ces gens-là organisent le triomphe du ridicule. Vive le ridicule, puisqu'ils le veulent !

Au milieu du parcours, dans la rue très large, le cortège faisait un coude devant une automobile arrêtée. C'était la revue passée par le cinématographe.

A l'automobile, une pancarte accrochée promettait pour le lendemain la représentation de leur propre figure à ces gens qui, certainement, iront « se payer leur tête » !

Saint-Boniface, 18 septembre.

Il faut aller de l'autre côté de la rivière, à Saint-Boniface, pour voir, sous la traction des machines à construire, les maisons de Winnipeg s'élever avec la fumée des usines.

Cette ascension, ce mouvement dans le ciel ne sont pas sans grandeur.

Mais en face de la ville, dont on porte encore le son bruyant aux oreilles, on ne trouve ici que le calme et le silence.

Saint-Boniface est un petit village français, fondé par des Canadiens en 1818.

Au lieu de York Street, Main Street, Broadway, je lis maintenant : rue Notre-Dame, Maison-Neuve, la Verandrye, Du Moulin. Toutes sont formées de maisons basses en bois, petites résidences tranquilles pour fortunes moyennes. Chaque habitation s'ouvre sur la campagne, vers laquelle le Canadien français garde les yeux fixés.

Cette force d'illusion — si c'en est une — est touchante ; elle nous conquiert, nous autres hommes de peu de foi. C'est la pérennité du passé qui s'oppose

à la cité mouvante de l'avenir. D'un côté, des paysans contemplatifs, de l'autre, des ouvriers qui spéculent.

Départ de Winnipeg, 19 septembre.

La campagne que j'entrevois n'est point telle qu'on me l'avait annoncée, uniforme et plate : des buissons, des petits bois. Les arbres ne sont pas bien grands, mais la variété des moissons, des cultures, m'empêche de trouver le pays monotone.

Il pleut durant mon voyage. Sur les champs mouillés, des maisons forment, de temps à autre, une agglomération, un

petit groupe humble de champignons naissants.

Le train s'arrête de distance en distance. La station n'est guère différente des autres demeures, en bois rouge ou brun. Partout, des plans inclinés pour faire monter les bestiaux. Des instruments de culture déposés près de la gare : charrues, herses, batteuses. Je vois des maisons appuyées à des arbres, et derrière elles, les labours, comme en France.

L'automne des haies, des talus, des genêts apparaît dans sa richesse ruineuse qui tôt sera dépensée.

Ce sont des touffes d'or, des bouquets d'écarlate sur le noir de la terre.

Dans l'herbe jaunie qui sépare la voie des chaumes, de petites baies rouges per-

lent par place, sang qui affleure à cette terre naturellement fertile.

Une ligne télégraphique plutôt qu'un chemin indique parfois qu'un centre existe, au loin. Mais quel est-il ? Bien souvent une maison, une seule maison, première cellule autour de laquelle se formera la ruche humaine.

*
* *

L'un des cuisiniers du dining-car est Suisse. Il me dit gagner trois cent soixante dollars tous les trois mois, avoir quinze jours de vacances par an, coucher dans le car, être mieux que dans un hôtel.

Il a servi à la légion étrangère, a par-

couru le monde, a trente-six ans et paraît enchanté de soi. Il gagne de l'argent sur des terrains qu'il a achetés et vendus à Moosejaw, dans la région où nous sommes. Cette vie en roulotte peut lui plaire. Elle ne saurait convenir à un Canadien français qui, lui, veut prendre racine.

20 septembre.

Nous sommes dans le Manitoba, la région des grandes prairies, égale en superficie au quart de la France, mais qui ne contient pas plus de quatre cent mille habitants.

Regina m'a fait, comme Winnipeg, une impression inattendue, profonde. Des banques nombreuses établies déjà dans leur puissance, des maisons particulières s'ajoutant les unes aux autres, des trottoirs dans les champs, des avenues qui se perdent dans la campagne éventrée : confusion inouïe du présent, du passé d'hier, qui est déjà le passé, et de demain, qui est déjà l'aujourd'hui de ces hommes pressés.

Pour nos yeux d'Européens, l'effet serait plutôt celui d'un accident, d'un tremblement de terre qui a tout bouleversé ; les équipes qui bâtissent paraissent autant d'ouvriers travaillant parmi les décombres.

— Il y a trois mois que je suis passé

par ici, me dit mon guide, en m'indiquant un quartier de la ville ; il n'y avait encore rien !

21 septembre.

On m'avait dit : « Allez à Saskatoon. Vous verrez une ville sortir de terre. »

Je viens d'y passer douze heures. Il me semble m'éveiller d'un rêve et c'est en fermant les yeux que je puis y rentrer.

Des planches entourent la gare, qui ressemble à un cottage d'Angleterre, et qui sera sans doute remplacé pro-

chainement par une construction en ciment armé, d'un aspect moins bucolique.

Le trottoir ne va pas loin, s'arrête dans une fondrière. Devant moi, les chantiers, derrière lesquels on entrevoit de hautes constructions inachevées.

Il faut sauter d'une planche à l'autre, contourner des excavations, mais à mesure que l'on avance, on distingue de plus en plns, non pas une ville existante, mais une ville en formation, comme un immense cuirassé en cale sèche, dont on apercevrait déjà toute la carcasse.

J'arrive à l'hôtel, qui paraît être la seule maison terminée des environs. Pas de chambres ! Ici comme ailleurs, les voyageurs affluent.

L'histoire de toutes ces villes est la même : Une station de chemin de fer d'abord, puis viennent les hôtels, les banques, les magasins. On songe, après cela, à se construire une maison, à y amener sa famille.

Sur des voies qui n'ont encore ni trottoirs ni asphalte, rien que des lignes pour l'Electric-Car, s'élèvent des ébauches de palais. On voit, à côté ou en face d'une échoppe, dont l'écriteau porte la raison sociale d'une banque, un hôtel Louis XVI ou un temple romain, destiné à la même banque, dont l'opulence a permis le transfert.

Ce qui existait généralement était le provisoire. C'est le définitif qui, maintenant, s'élabore.

On m'a montré quelques maisons de bois, témoins de la première heure, condamnées à disparaître.

Leur abandon leur donnait une apparence désuète qui n'était pas sans grâce.

Au coin d'une rue en construction, à travers des échafaudages, mes yeux aperçurent l'aiguille d'un clocher sur le ciel bleu du jour sans ombre. Je devinai une église catholique. Je pensais à la France, aux Canadiens français peut-être cachés là.

En même temps que cette flèche, et derrière elle, m'apparaissait un rideau d'arbres, au sommet d'une colline que l'automne gonflait d'or.

Bientôt, je me trouvai devant l'église,

elle aussi sortant d'un chantier ; un prêtre parlait aux ouvriers, de la terrasse en bois qui entourait encore la bâtisse.

Je m'approchai de lui :

— Are you French Canadian ?

— Oui, je suis un Français. Mais entrez donc !

Le curé de la paroisse de Saskatoon se trouvait être un oblat, et un Lorrain !

Il m'apprit que les catholiques de la ville (3.000 sur 30.000 habitants), étaient surtout des Américains. Peu de Canadiens français ; ceux-ci occupent la campagne et forment des paroisses desservies par leurs prêtres.

Ces prêtres reprochent au clergé venu de France de s'angliciser. Il est vrai qu'en général, les Français me paraissent

plus assimilables que leurs frères canadiens, admirablement endurcis par un siècle et demi de résistance nationale.

Quant à l'avenir de la langue française, mon interlocuteur croit que celle-ci se conservera longtemps encore dans ces villes nouvelles de l'Ouest, bien que, pratiquement, on soit envahi par le nombre des émigrants américains et anglais. En dehors d'eux, des Ruthènes, beaucoup d'Allemands. Les Allemands, à la deuxième génération, sont devenus Anglais : les enfants de leurs enfants seront Canadiens.

Ce prêtre, né en Lorraine annexée, constate chez l'Allemand d'Amérique le phénomène morbide d'une dénationalisation presque immédiate.

La nationalité allemande, formée depuis peu autour du dur noyau de la Prusse, n'est qu'une chair molle facilement décomposée au contact de nationalités plus libres et plus fortes.

Du doigt, il m'a montré sur la carte Saskatoon, Edmonton et Battleford. Suivant lui, ce sont les villes de l'avenir. Également Prince-Albert et Regina. Ces cités neuves dépasseront bientôt cent mille habitants.

J'ai regretté de quitter si tôt ce père oblat. Longtemps son image m'est demeurée, tel que je le vis dans son église naissante entre ces murs neufs qui contiendront la vieille pensée catholique.

J'ai regagné la gare à pied, sautant de planche en planche, par-dessus des tubes

de canalisation. J'ai quitté cette ville, qui est devenue pour moi le passé, mais qui continuera à être l'avenir pour d'innombrables êtres qui, de tous les points du monde, se dirigent vers elle, poussés par le désir des richesses ou le démon de la nouveauté.

Après Saskatoon, les champs succèdent aux champs, les fermes viennent après les fermes, et c'est la nuit...

Edmonton, 22 septembre.

L'hôtel, encore, est comble. Pas de place!

« Increase of population » : voilà le

refrain. Il n'existe que deux cartes postales illustrées d'Edmonton : l'une représente l'hôtel, et l'autre la gare. Le reste de la ville se bâtit, et ne saurait encore être photographié.

En quittant Edmonton, la grande plaine de terre interrompue reprend son étiage...

Parmi les arbres jaunis d'une colline, voici Leduc, petit village aux confins d'un lac. Ses maisons ressemblent aux horloges de bois à toiture qu'habite un coucou. Mais les blondes forêts de bouleaux qui les entourent font oublier l'ennuyeux souvenir de la Forêt-Noire.

28 septembre.

Calgary, ville d'hier, alors que les autres, depuis Edmonton jusqu'à Regina, sont des villes d'après-demain. Dans sa jeunesse encore agitée, celle-ci n'en est plus à se construire de toutes pièces.

Est-elle plus sage?

Une fièvre de spéculation, qui est d'autant plus vive qu'on en a pris conscience, l'envahit tout entière.

Beaucoup de spéculateurs ont gagné, je n'en disconviens pas : beaucoup gagneront encore. Mais il se produira une

débâcle qui commence dès maintenant à se faire sentir.

C'est du moins ce que m'apprend le Père Forget, un prêtre originaire de la Mayenne, établi à Calgary depuis huit ans.

J'allai le trouver dans son église, une pauvre chapelle, dans un quartier de pauvres. Parmi les autres maisons, l'arche de Dieu avait l'air d'être posée là, en attendant qu'on vienne la porter ailleurs.

Le prêtre m'emmena dans son presbytère. Derrière ces murs de pauvreté et de petite apparence, j'ai senti le bien-être et la chaleur réconfortante d'un optimisme, d'une dignité, d'une maîtrise de soi qui forment les traits exceptionnels de ce caractère que je cherchais avec assi-

duité depuis le commencement de mon voyage.

Loin de son pays, le Français conserve particulièrement le souci de rencontrer quelqu'un de chez lui dont il puisse être fier, devant des étrangers, « sous l'œil des barbares. »

— Ici, tout le monde est religieux, me dit le père Forget, catholiques et protestants. Ils ne comprendraient pas qu'on puisse s'abstenir de fréquenter Dieu. J'aime les Anglais. Je les aime pour leur foi sincère et leur esprit profondément libéral. Il y a trois mille catholiques sur soixante et un mille habitants à Calgary. Peut-être avons-nous plus de liberté que si nous étions trente mille catholiques ».

Le père Forget prêche l'énergie et veut voir les gens au travail. Il représente un type admirable de sa race.

Ailleurs, j'avais rencontré des Français qui, moins que lui, se sont habitués au pays, à ses mœurs, à ses gens, peut-être à la nécessité d'y travailler pour vivre.

Ceux-là sont des faibles, attirés par ce qu'il y a de plus illusoire dans la prospérité de ces villes de l'Ouest : « l'estate », la spéculation sur les terrains. C'est la profession qui coûte le moins de peine et qui comporte, selon moi, la plus grande somme de dangers.

White, un Irlandais rencontré à Calgary, auquel j'exposai ma pensée, lui donna ce développement :

— Ces gens sont perdus, parce qu'ils croient s'enrichir vite et retourner aux endroits d'où ils viennent. Si je gagne assez d'argent, je pourrai, moi aussi, m'en aller à Londres, mener la vie des clubs, dire avec les autres que mon pays va aux chiens. Mais qu'y ferais-je ? Plus personne ne voudra de moi ; les places seront prises. On dira : Cet Irlandais nous a quittés, pourquoi revient-il ? Il a donc fait quelque mauvais coup là-bas ? »

Pour lui, l'homme se doit au pays qu'il exploite.

Ce White est un type différent d'énergie humaine, mais non moins admirable. Travailleur, il est aussi spiritualiste. Engagé dans une entreprise de million-

naires, il fait des rêves de socialisme. Chez lui, des livres nombreux de poésie, une bible annotée, lue et relue :

— Notre religion, me disait-il, developpe l'individualité, en nous rendant responsables.

Dans sa maison, j'ai déjeuné en compagnie d'un professeur de l'Université. Comme je m'étonnais de l'éducation de la démocratie dans les grands centres canadiens :

— Mêmes écoles, m'ont-ils répondu, mêmes tramways ; une seule classe dans les trains.

Et j'ai trouvé la réponse bonne.

28 septembre.

En quittant Calgary : des chevaux, du bétail errant.

Nous longeons une rivière. L'eau joue sur les pierres brillantes. Des sapins se mêlent au feuillage léger des bouleaux. Je pense aux jours passés, si pleins qu'ils remplissent encore l'heure présente...

Cochrane, où nous nous arrêtons sur la route de Banff. Dans l'herbe brûlée par le soleil de tout l'été et les premières gelées de l'automne, je remarque deux petits massifs de pensées frileuses, perdues

dans l'ouest, perdues dans le brouillard, aux confins des pôles, dernières fleurs de la civilisation ancienne — la pensée des absents, la pensée des morts.

Les nuages se relèvent sur les montagnes neigeuses.

Banff. — Monotonie grise et ouatée.

Traversée des Rocheuses : les arbres se poussent haut vers le ciel, dans l'angoisse des abîmes, plus noirs que verts, d'une seule espèce qui a résisté à l'effort.

A nouveau, les taches d'or des peupliers et des bouleaux apparaissent. Nous descendons avec les ruisseaux vers le climat immuable du Pacifique.

Simplicité sublime de la mer, calme thème, plénitude. Après le désordre cahotique des montagnes, les convulsions de la

nature s'arrêtent, le silence des lignes se fait.

Quelle douceur pour les yeux qui retrouvent le niveau du ciel !

Vancouver, 3 octobre.

Des courants d'air chaud qui viennent du Japon exercent une influence modératrice sur la température, mais provoquent des pluies incessantes.

Aujourd'hui l'air et le sol sont imprégnés d'eau.

A travers le brouillard, je perçois des monuments qui ont l'air de monter les

uns sur les autres, dans la précipitation d'une course ou d'une fuite.

Des rues larges, plantées d'arbres, conduisent toutes à la mer. Cette orientation unique donne envie de s'aller noyer, ne serait-ce que pour échapper à l'humidité tiède où tout baigne et transpire.

4 octobre.

Un beau jour brille sur Vancouver. Comme la soie dans la lumière, son apparence a changé avec le soleil.

Nature d'hiver dans un climat d'été!

Des fleurs de serre poussent aux pieds des sapins de Norvège. De ce conflit ou de ce sourire, naissent les sensations qu'on éprouve.

Je suis allé me promener dans un des parcs où se perd la ville, car tout est parc, là où il n'y a pas de maisons.

Vancouver est bâti sur une forêt ancienne, au contraire des autres villes de l'Ouest qui le sont sur des prairies. Dans les terres retournées par les travaux de voirie, il n'est pas rare d'apercevoir d'énormes souches que les premiers constructeurs ont négligé d'enlever, après avoir rompu leurs troncs.

La richesse du sol et la moiteur de l'air produisirent ici des arbres immenses. La victoire des pierres n'a pas encore

absorbé leur mort. Cependant, combien attristés, dépouillés de leur prestige, se dressent-ils dans le Stanley-Park, sanctuaire où on les respecte comme une curiosité !

Mais le charme de la verdure prend ici sa revanche sur le mauvais goût de la cité nouvelle.

Les Business-blocks ! Monstres sans couleurs et sans ornements. Ce sont des cubes alignés, dont les quatre façades, à quinze étages superposés, sectionnent autant de rues.

Je retrouve les impressions de Winnipeg et de Saskatoon, mais la ruche bourdonne plus encore. Moins d'espace, plus de bruit que dans les villes précédentes : le mouvement est incessant,

régulier, gigantesque; les yeux, l'esprit, en sont encombrés. Je regarde les gens qui me croisent, hagards; leurs traits sont flétris, leurs physionomies décèlent l'inquiétude : toujours la même maladie fiévreuse, l'angoisse du gain.

Faire de l'argent, c'est la synthèse, la formule de toute existence.

Ce n'est pas en vain que Seatle, Tacoma, San-Francisco et la Californie entretiennent d'assidues relations avec Vancouver.

Incontestablement, l'on se sent ici plus près des États-Unis. La contagion s'établit. L'engouement est vif pour les idées américaines. A l'Ouest, par mer, à l'Est par la prairie, une irrésistible pénétration se fait.

Dès en quittant la vieille province, j'avais été frappé du triomphe de l'américanisme. Les journalistes et les journaux en étaient les premiers symptômes.

A Winnipeg, j'avais vu démolir des maisons « parce qu'elles étaient de l'année dernière » ! Vancouver me réservait la surprise d'un magasin dont l'étalage est uniquement composé de dents fausses. Le mauvais goût, pour s'exprimer moins crûment, ne faiblit guère aux devantures des autres maisons de commerce ; aucun souci d'élégance, mais le désir d'exhiber le plus grand nombre possible de marchandises. J'ai l'impression qu'ici on joue à l'américain. Les gens y manquent de liant, d'éducation, de finesse dans les rapports. Toute leur amabilité consiste à

vous mettre du club, à vous montrer leur établissement, banque ou fabrique, pour vous les faire admirer, quelquefois leur maison ou leur famille, dans le même but, mais, partout et toujours, ils s'occupent plus d'eux-mêmes que de vous. Assurément, ils ne comptent pas le moins du monde sur votre reconnaissance qui vous paraît à vous-même bien vite ridicule.

Ce pays de la liberté multiplie les entraves : il donne l'impression d'une organisation excessive.

La discipline individuelle n'existant pas, il y a, par contre, une discipline que j'appellerai collective. Personne ne réclame contre un empêchement qui ne le vise pas en particulier. Personne ne pro-

teste contre le retard des trains, chacun subit sans murmurer ce dont tous les autres pâtissent.

17 octobre.

J'ai dîné avec un jeune Français fixé ici, dont la mère était Anglaise.

Il me dit :

— Je suis retourné en France ce printemps, je n'y avais pas été depuis huit ans ; maintenant, elle me manque davantage.

Et la fin de la conversation m'apprit

qu'il comptait s'y établir dans un temps plus ou moins éloigné.

— Vous ne vous imaginez pas, me disait-il, ce que les pays depuis longtemps civilisés exercent de charme sur quelqu'un qui les a connus.

Il me parla de la vie énervante du Nouveau-Monde, de spéculations, de terres achetées et revendues parfois dans une même journée, de machines industrielles démodées en l'espace d'une douzaine de mois, de locomotives qui, après deux ans d'usage, viennent s'échouer dans le vieux fer.

Tout cela nous faisait très bien sentir le néant des richesses modernes, qui ne sont qu'un échange fiévreux de non-valeurs.

— La classe des ouvriers, des mineurs équivaut à la petite bourgeoisie de chez nous, me disait-il.

« Chaque année, du bas-fond, montent de nouveaux hommes, mais le niveau moral ne tend-il pas à s'abaisser? Tel qui, hier, balayait les rues, est aujourd'hui homme d'affaires.

« A l'insu, et contre les desseins d'un gouvernement qui a facilité son établissement, l'homme des États-Unis s'installe ici en maître et fait la loi. Dans ce Far-West canadien, loin de se transformer, il dénationalise les autres. Son exemple est suivi.

« Le recensement de 1911 accuse une augmentation disproportionnée de la population urbaine en comparaison de la

population rurale: 638.694, d'une part, pour les villes; 478.526 d'autre part, pour les campagnes; tendance qui est anormale dans le développement national d'un pays où l'agriculture est reconnue comme le fondement de la richesse publique.

« Une autre preuve de la conquête faite par l'américanisme nous est encore fournie par la statistique. De 71 banques que comptaient, en 1901, les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, le nombre est passé à 723, en 1911. »

Un danger réel menace, au Canada, l'unité nationale des institutions britanniques.

Une chose à remarquer: les Européens

qui passent à Vancouver, sont frappés de n'entendre parler que d'argent. Ceux qui y demeurent, même des garçons de café, prétendent ne plus pouvoir le supporter après un certain temps !

Loin de cette vie de Bourse, où le revolver est l'ami de l'homme, dans la campagne que le spéculateur dédaigne, les Canadiens français labourent et moissonnent.

Demain, je pars pour retrouver l'inconfortable maison française, où tout le monde vit, les portes et le cœur ouverts.

POSTE - QUESNEL

LA PETITE PAROISSE

19 octobre.

Hier au soir, j'ai abrité ma solitude entre les quatre planches d'une maison de cow-boys. J'appellerai ainsi l'hôtel où j'ai trouvé un gîte, — le premier qui n'ait pas été cher, depuis mon arrivée en Amérique.

Le sentiment du silence, dans cette maison de bois qui fermait mal, où la chaleur me faisait tenir la porte ouverte sur un jardin d'arbres sauvages, la

lumière de la lune filtrant à travers les feuilles et jouant sur la terre comme sur un miroir ; le lendemain matin, le lever dans le froid et l'embrasement du ciel et de la plaine, tout cela fut assez plein de charme pour décider de mon séjour dans la petite paroisse.

26 octobre.

Le paysage est des plus jolis, au bord d'un lac. Des bois francs, bouleaux et trembles, se mêlent aux épines, aux mélèzes. Le chêne se marie à l'orme, au saule, à l'érable. Ces arbres ne connais-

sent ni les printemps tardifs ni les gelées prématurées.

Comme on sent que toutes les contrées d'Amérique colonisées par des Français ne les ont attirées et retenues qu'autant qu'elles pouvaient ressembler à la France !

*
* *

Une semaine de vie en commun, chez les colons de Poste-Quesnel a fait de moi l'ami de ces gens simples.

Paysans, ils le sont, de par le contrat tacite entre l'homme et la terre, auquel ils ne veulent pas faillir. Leur aspect diffère totalement de celui de l'Anglo-saxon,

qui, même en rase campagne, cherche à se donner l'apparence d'un citadin, le physique du dentiste ou de l'avocat.

Ceux-ci ont le pas lourd de l'homme à qui la glèbe s'attache ; le soleil de toutes les saisons a rougi leur visage. Ils ont le goût du labeur, de l'effort, qui se limite aux bornes où l'aisance deviendrait de la richesse.

On peut dire, à la lettre, qu'un dollar a pour eux moins de prix que pour un Anglais.

Ils sont fermés à toute idée de spéculation, évitant la misère, mais aimant la pauvreté.

La terre, une fois possédée, leur semble inaliénable. Entre elle et eux, c'est le mariage indissoluble. Acheter, vendre,

c'est spéculer, c'est jouer. Ils ne jouent pas.

Comment risquer de perdre un morceau de terre auquel vient s'ajouter chaque jour le prix du travail de leurs mains ?

Ils ont le respect de leur condition : l'honneur des paysans qui ne veulent pas être bourgeois, non plus que ne l'étaient leurs pères ; une dignité, une conscience dans l'exercice de leur métier que je n'ai trouvée nulle part jusqu'ici. Ils me donnent l'idée de ce que pouvaient être, autrefois, dans la France continentale, l'artisan et le laboureur.

De leur tradition étroitement observée, vient leur confiance, leur bonne humeur. Ils ne doutent pas d'eux-mêmes, parce

qu'ils sont sûrs de ceux qui les ont précédés.

Le travail de la terre est une habitude d'amour sacrée par le temps. Ils ont hérité d'une méthode, d'une expérience, qui les amènent au respect de la famille, au respect des aînés.

Même sur un sol qui, hier, ne portait que l'herbe en fleur de la savane, ils n'innovent rien : ils continuent, suivant des règles établies par leurs ancêtres, un travail qu'aucune génération n'achève.

Quelle différence entre leur mentalité et celle que trahit un « prospectus-réclame » de la ville américanisée de Saskatoon, qui portait en première ligne cette promesse odieuse : « No old inhabitants to hinder progress ! » (Pas d'an-

ciens habitants pour empêcher le progrès !)

Quelles que soient les difficultés que la nature oppose à leur tâche, on n'en connaît pas qui aient déserté les champs.

Ce sont eux les « hommes de bonne volonté » dont parle l'Évangile.

Ils restent à leur place, dans une société qu'ils ont fondée, et, à l'heure actuelle, en un temps où la confusion est si grande, sachant mieux qu'aucun de nous ce qu'ils sont, d'où ils viennent, et où ils vont, ils vivent dans un parfait équilibre sur ces trois points fondamentaux.

Après être resté quelques jours parmi eux, je sens le carcan de fer se desserrer autour de ma gorge. Cette angoisse, qui

m'avait saisi au contact des autres, des Américains, ne m'étrangle plus.

Je suis sorti du cirque, du bagne et du musée des horreurs !

Me voici revenu parmi des hommes qui confondent leurs origines avec les miennes.

Ils m'ont parlé. Ce qu'ils disent? Qu'importe, au fond ! C'est leur existence même qui réjouit mon cœur. Ils sont de notre race : des colons, oui, mais pas des nomades; ils n'ont qu'une idée : fonder le foyer et reconstruire la grange.

La terre, ils l'aiment en se courbant vers elle, en s'attaquant à elle, et leur honneur consiste à n'estimer que ce qu'elle donne. Après l'avoir remuée de leurs mains, ils atteignent, par sa possession, à

l'idée de noblesse, dont elle est la gardienne.

Ils sont pieux. Leurs travaux qui varient avec les saisons, semblent participer du rite. Ils les voient se succéder avec la régularité des fêtes religieuses. On pourrait dire d'eux ce qu'on disait de leurs pères : « Ils travaillaient le matin, ils travaillaient le soir, et l'oraison de leur cœur n'était point interrompue par leur travail. »

Ces Canadiens de sang français ne poursuivent pas leur œuvre de colonisation comme un moyen de parvenir plus haut, de changer d'état. L'espérance d'une rétribution illimitée de leur effort sur la terre, c'est à l'église qu'ils vont la chercher. Leur vue sur le monde est, par là,

très différente de celle des Canadiens britanniques; c'est non pas tant une autre race qu'une autre morale.

Les Anglais qui gouvernent le Canada le savent bien. Contre le péril imminent de l'invasion américaine, ce sont ces paysans, ces Français rétrogrades qui pallieront le danger. Aussi cherche-t-on à les masser sur ces vastes territoires qui avoisinent les points que la conquête menace. On voit, dans leur vertu tenace, l'agrafe et le bouclier qui doivent tenir pour l'Angleterre, contre l'étranger de même langue.

En effet, que peuvent opposer aux Américains des États-Unis les Canadiens anglo-saxons, d'esprit mercantile, protestants et hommes d'affaires? Une cupi-

dité moins forte, un tempérament émoussé par la civilisation.

Nécessairement, le contact leur sera fatal.

Pour la souveraineté anglaise, le péril est extrême : on nous l'a dit, nous l'avons vu. Depuis Winnipeg jusqu'à Vancouver, ce sont les citoyens des États-Unis qu'on rencontre les plus nombreux. De 1901 à 1911, cinq cent mille Yankees ont franchi les frontières du Minnesota, du Montana et du Dakota.

Si, pour la même période décennale, les Iles britanniques ont envoyé, par l'estuaire du Saint-Laurent, 653.000 colons, chiffre considérable et rassurant, semble-t-il, combien d'entre eux ont passé dans l'Ouest ?

C'est dans les provinces maritimes, dans celles de Québec et de l'Ontario qu'ils s'arrêtèrent.

Prenons par exemple l'émigration de l'année 1910, où l'Angleterre se glorifie d'avoir enfin battu le record du nombre, détenu jusque-là par les États-Unis. Sur les 44.000 concessions gratuites accordées dans les provinces occidentales, 13.038 reviennent aux American Citizens, 7.944 seulement aux colons de la Métropole. Les Anglais se cantonnant dans l'Est, incitent les Américains à envahir l'Ouest. Le danger est d'autant plus grand qu'une mer intérieure disjoint les deux parties du Dominion, dont l'une, avec Winnipeg, Regina, Calgary, centres d'immigration, n'est séparée

des États-Unis par aucune barrière naturelle.

Les fermiers yankees, qui ont vendu leurs fermes pour profiter des avantages gratuitement offerts par l'hospitalité canadienne, vendront ici, comme ils ont vendu là-bas, pour réaliser des bénéfices. Ils délaisseront la campagne, ils bâtiront des villes, afin d'y trouver plus d'argent. Incapables de travailler pour une idée qui les dépasse, ils ne chercheront le succès que pour en rapporter à eux-mêmes l'avantage et le mérite.

Leur patrie sera là où ils trouveront leur intérêt.

Hommes d' « Independant means », tels ils se proclament, tels ils sont : des émancipés. La lutte qui s'ensuit accorde

trop de licence à la force pour ne pas dégager de tout scrupule l'esprit d'entreprise.

Par atavisme, cela s'explique : leurs pères sont venus dans le Nouveau-Monde pour gagner de l'argent. Gagner, parvenir, c'est l'idée héritée de tout Américain ; c'est aussi celle de tout déraciné, de tout étranger qui vient jusqu'ici.

Le colon qui débarque du Royaume-Uni peut s'y soustraire moins que tout autre, parce que, dans cet Anglo-Saxon, plus vigoureux qui l'accueille, il retrouve un sentiment tout pareil à celui qui l'amène : l'avidité du gain.

*
* *

Très différente dans ses origines, comme dans ses résultats, l'idée sur laquelle s'est fondée notre colonie française d'Amérique est d'un ordre bien supérieur.

Ouvrir des débouchés au commerce, monopoliser les produits d'une terre nouvelle, ce sont là des concepts modernes de l'expansion coloniale.

L'intention de la France du XVII[e] siècle fut uniquement religieuse : amener des peuples à la connaissance de Dieu, les faire instruire dans la religion catholique, et peupler de chrétiens des pays nouveaux. C'est là ce que Champlain

appelle : Travailler pour la gloire du Christ.

La conquête religieuse était son but idéal : les missionnaires furent ses ouvriers. A sa demande, des Pères Recollets et Jésuites arrivèrent de France, et les premiers chefs de famille qu'ils en amenèrent furent des hommes énergiques et pieux.

Tous, prêtres et laïques, formèrent une association qui travailla dans l'accord des âmes, les uns rêvant de mener une vie sainte et laborieuse, les autres d'évangéliser les sauvages.

Le centre de la vie du corps et de l'âme de la nouvelle famille française fut la paroisse.

C'est encore aujourd'hui le lien qui

relie la gerbe. La vie ne s'organise que là où elle s'établit. Qu'on s'imagine l'influence de l'Église sur des colons issus d'une longue lignée religieuse, quand le prêtre est devenu le chef naturel et l'avocat des libertés civiles au tribunal de l'étranger.

De plus, la religion seule peut répondre à l'état d'émotivité primitive où l'isolement rejette les hommes.

Une Société s'était fondée, dès 1641, pour peupler le Canada ; M. de Maisonneuve, à la tête d'une troupe de chrétiens exaltés, vint sur les bords du Saint-Laurent établir un petit poste, auquel il donna le nom de Ville-Marie. Depuis, que de fondations pieuses sont issues de la Compagnie de Notre-Dame de Montréal !

Ceux qui partaient de France étaient attirés au Canada, comme par une vocation : « Le ciel, disait-on, s'y gagne plus facilement qu'ailleurs. »

Cette croyance semble s'être perpétuée jusqu'à nos jours dans le clergé français.

Je n'en prendrai pour exemple, s'il me faut taire celui que j'ai sous les yeux, que la vocation de M. Gottofrey, ce jeune Sulpicien dont parle Renan dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* :

« ... Il avait, dit-il, la ravissante figure rose d'une miss anglaise, de beaux grands yeux où respirait une candeur triste. C'était le plus extraordinaire exemple que l'on puisse imaginer d'un suicide par orthodoxie mystique...

» On eût dit qu'il voyait Satan dans

les grâces dont Dieu avait été pour lui si prodigue. Un vertige s'emparait de lui ; il se prenait de rage en se voyant si charmant ; il était comme une cellule de nacre où un petit génie pervers serait toujours occupé à broyer sa perle intérieure.

» Au temps héroïque du christianisme, il eût cherché le martyre. A défaut du martyre, il courtisa si bien la mort que cette froide fiancée, la seule qu'il ait aimée, finit par le prendre.

» Il partit pour le Canada. Le typhus, qui sévit à Montréal en 1847, lui offrit une belle occasion de contenter sa soif. Il soigna les malades avec frénésie, et mourut. »

A Montréal, et dans le diocèse de

Québec, j'ai plus d'une fois cherché, sans y réussir, à retrouver la trace de M. Gottofrey.

Son souvenir me hante. J'aurais voulu recueillir quelques documents sur sa mort, quelque tradition qui m'eût permis d'écrire une monographie digne d'être offerte à cet amateur d'âmes qu'est M. Maurice Barrès.

N'ayant rien pu découvrir, je me borne à méditer, au sujet d'une vie que Renan soupçonne avoir commencé « par une erreur héroïque sur l'amour ».

Je vois, dans la fin de M. Gottofrey, un exemple moderne de ce pouvoir d'attraction que le Canada a toujours exercé sur les consciences hautement religieuses.

Certes, la France n'est plus ce qu'elle était quand elle forma ce monde à son image : miroir de ce qu'elle fut au siècle de saint Vincent de Paul et des Messieurs de Port-Royal. Mais son œuvre subsiste dans l'esprit qui l'a fondée, et l'existence même de la nation canadienne est un miracle du clergé de France qui l'enrichit encore d'âmes exceptionnelles.

*
* *

Ces hommes, prêtres et cultivateurs que j'ai connus, formés à la grande école de notre tradition religieuse, sont bien les descendants de ceux dont Lord Elgin prenait la défense, lorsqu'il écrivait à

Lord Grey pour lui expliquer sa politique libérale :

« Je suis parfaitement convaincu de l'inopportunité de tous les efforts qui tendent à dénationaliser les Français : généralement ces tentatives produisent un résultat contraire à celui qu'on en attend, car elles raniment le feu des préjugés et des animosités nationales... Faites-leur sentir, au contraire, que leur religion, leurs mœurs, leurs traditions, leurs préjugés même, sont plus respectés ici que sur toute autre portion de ce vaste continent. Et alors, qui osera affirmer que la dernière main qui soutiendra le drapeau anglais sur le sol d'Amérique ne sera pas celle d'un Canadien français ? »

Cette prédiction du gouverneur britan-

nique, faite en 1846, se réalise aujourd'hui où une petite paroisse comme Poste-Quesnel est un point de résistance plus solide contre l'étranger que ne le sont de grandes cités marchandes, comme Winnipeg et Vancouver.

La fidélité envers l'État, l'endurance au travail, des mœurs pures, une forte augmentation annuelle de la natalité, voilà ce qui caractérise les populations françaises d'Amérique, soumises à l'influence de leur clergé.

Que ne pouvons-nous emprunter sur ce fonds perdu de notre richesse nationale ? rapatrier ces fils de notre sang, en charger de pleins bateaux, ramener dans la vieille patrie, rongée par les maladies sociales, ces ceps verts et vigoureux de

nos vignes d'Amérique, dont nous ne sommes plus les maîtres!

Je me représente notre sol qu'il faudrait repeupler, faute de quoi l'infiltration allemande se fera jour, même sans guerre; nos églises qui tombent en ruines, pendant qu'ici, chaque jour, de nouvelles flèches de clochers s'élancent...

Mais si nous devons périr, engloutis par les flots barbares de cette Europe sur laquelle nous régnons depuis tant de siècles, du moins aurons-nous laissé, de l'autre côté de l'Atlantique et dans le bassin de l'Océan Pacifique, des gens de même race, capables de porter, jusque dans un avenir éloigné, à des peuples inconnus, le souvenir d'une civilisation qui,

s'élevant comme un chêne immense, n'avait pas moins besoin de la terre que du ciel !

New-York, 1er novembre.

En terminant mon étude, j'ai terminé mon voyage. Dans dix jours, je serai de retour en France. Je me prépare à rentrer dans la vie active en assistant aux réunions politiques où l'on discute le sort de la démocratie américaine.

Ah! le grand mot, les grands espoirs et la petite chose! Petite, parce que, sous son aspect différent, bien différente ici, c'est toujours le même tréteau et les mêmes hâbleurs.

Qu'on se figure une Galerie des Ma-

chines quelconque, tendue de drapeaux aux couleurs américaines. Une estrade, à l'une des extrémités, d'où les orateurs parlent quelquefois dans un porte-voix.

Comment voulez-vous qu'on soit éloquent s'il faut surtout songer à bien crier dans un cornet !

Mais chaque spectateur enthousiaste fait du bruit pour son compte. Alors celui de l'ensemble couvre tout, même le bruit que fait la musique, dont on se distribue les programmes : *Wait on the wagon. Hitchi ko,* etc.

Le cirque continue.

New-York, 2 novembre.

Je suis retourné ce soir à la réunion de Wilson. Comme les fêtes privées, les affaires publiques tiennent ici du match.

Il fallait battre le record des cris de la veille. Et l'on y est arrivé!

En dehors de cela, rien d'intéressant.

4 novembre.

L'avant du bateau est tourné vers la France.

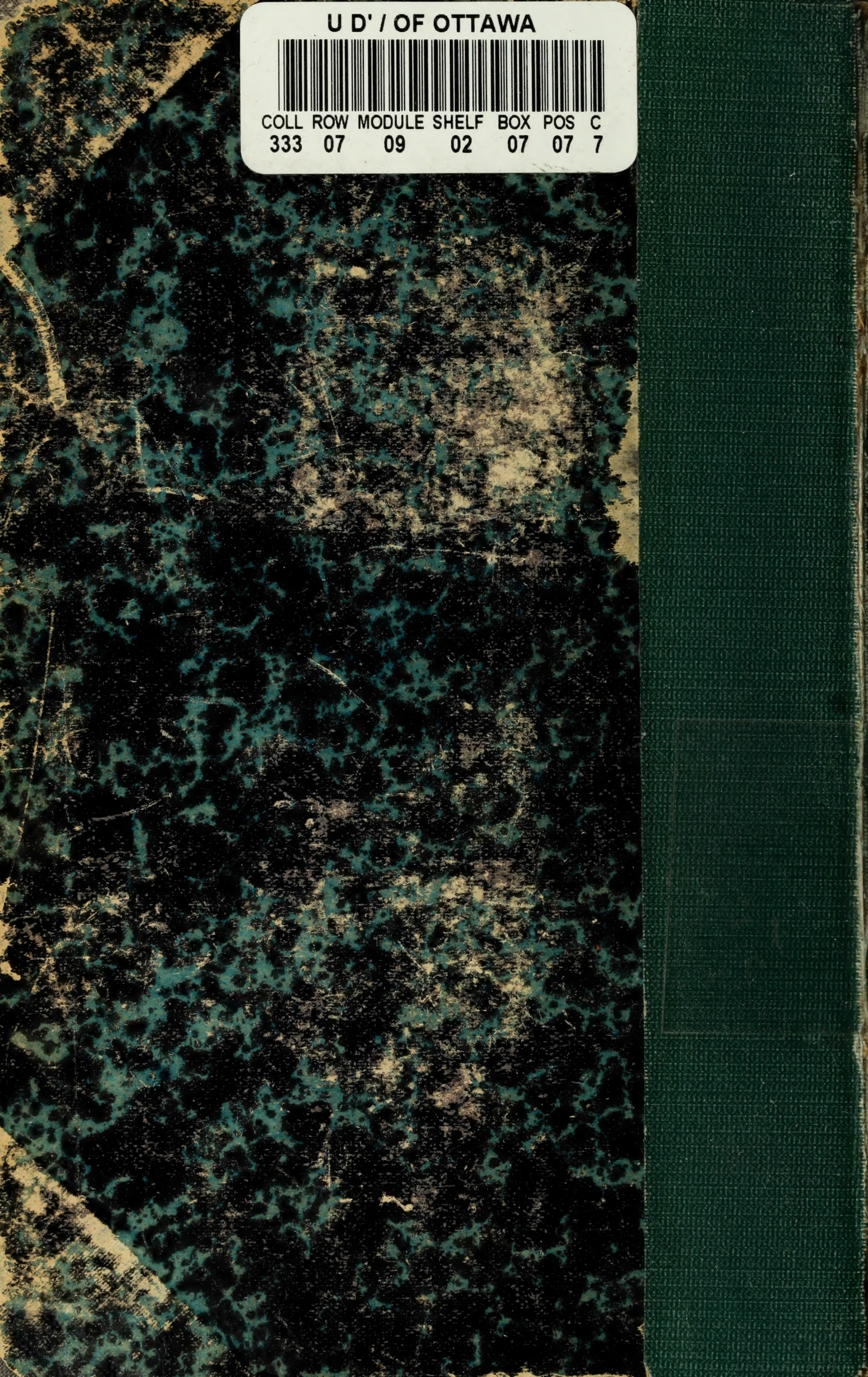
Et maintenant que serai-je pour ceux

que je vais revoir? Quelles sont surtout les facilités que je trouverai d'être ce quelqu'un qui me tourmente et que je ne suis pas ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3716-5-14.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 09 02 07 07 7